66e ANNÉE (7e SÉRIE) N° 14 5 AVRIL 1956

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique
Directeur

R. DESVOYES
Chanoine honoraire de Langres
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Les étoiles jeunes. — II. Origine du système solaire. — III. Charles Darwin. — IV. Le centenaire de Fra Angelico. — V. Le véritable Cyrano. — VI. S. Ignace de Loyola et l'Education de la jeunesse. — VII. Benjamin Franklin et la France. — VIII. Fénelon et Pierre Poiret. — IX. Encore le virus. — X. Action catholique et Missions. — XI. Un évêque de la liturgie : Mgr Harscouët. — XII. Le chanoine Thellier de Poncheville.

I

Les étoiles jeunes

Sous le titre *Young stars* — « Jeunes étoiles » — M. Adriaan Blaauw nous donne dans la revue *Scientific American* de février 1956, un article résumant les plus récentes découvertes de l'astronomie. En sous-titre, l'auteur place cette déclaration : « Les étoiles les plus chaudes et les plus massives se présentent en des associations lâches. Si l'on reconstitue leurs mouvements vers le passé, on découvre que certaines d'entre elles doivent être nées depuis que les premiers mammifères sont apparus sur la terre. »

Il y a une dizaine d'années seulement que les astronomes se sont posés la fascinante question de la naissance des étoiles. L'idée qu'il naissait encore des étoiles est en effet révolutionnaire. Mais il a été établi que le firmament, à la manière des êtres vivants, présente des aspects qui varient avec l'âge. On a identifié des « étoiles-bébés ». Et l'on est à même de surveiller leur berceau. Rappelons que notre Voie lactée ou Galaxie contient des étoiles très différentes les unes des autres. Il en est qui sont 100.000 fois plus brillantes que notre soleil. En tenant compte de la façon dont elles brûlent leur carburant, on a la certitude qu'il en est parmi elles qui ne peuvent pas brûler depuis plus de quelques millions d'années. On en est venu à la conclusion que les âges de nos étoiles — celles de notre Galaxie — varient entre un ou deux millions d'années et cinq milliards. C'est comme l'écart qui existe entre un bébé de deux semaines et un vieillard de 100 ans.

Les étoiles les plus jeunes les mieux connues sont celles qui se trouvent en association dans la Constellation d'Orion, d'où le nom qu'on leur donne : *étoiles-O*. Mais il n'y a pas qu'Orion qui a de telles étoiles. Un astronome soviétique, V. A. Ambartzumian, a fait observer que les éléments qui font partie d'une association se meuvent à une grande vitesse les uns par rapport aux autres, et que les associations de ce genre sont en voie de dissociation. Celles qui subsistent sont donc jeunes encore. Elles n'ont pas eu le temps de se séparer.

Il est des associations qui ont été mesurées depuis un siècle et plus, par tous les astronomes du monde. Or, durant ce temps, qui est peu de chose dans la vie des étoiles, on a déjà constaté des changements de position. En extrapolant l'ampleur de ces changements, on a pu calculer que les étoiles associées dans la constellation Persée ne peuvent pas avoir commencé à s'éloigner de leur centre commun avant environ un million et demi d'années.

Mais ces indications jettent un jour inattendu sur le mode de naissance des étoiles. Les astronomes sont actuellement d'accord pour penser qu'elles sont formées au sein de nuages de gaz épais, qui se condensent par la force de l'attraction jusqu'au moment où elles commencent à briller comme des étoiles distinctes et à suivre des orbites définies dans la Galaxie. M. Bart J. Bok, de l'observatoire d'Harvard, a suggéré que les nuages initiaux sont formés de poussières et de gaz, qu'il appelle des globules. On trouve ces sortes de nuages, dans toutes les « associations d'étoiles ».

C'est donc dans les parties du ciel où ces nuages abondent que naissent les étoiles.

Mais pourquoi les étoiles se mettent-elles à fuir leur lieu de naissance, dès qu'elles sont nées ? On a mesuré que dans l'association de Persée, les jeunes étoiles s'enfuient à la vitesse de 14 km à la seconde ; mais dans la même constellation, il est une étoile dont la fuite atteint 50 km à la seconde. Bien plus, certains nuages de gaz ont aussi des vitesses de cet ordre. La raison probable de ces « fuites » d'étoiles, c'est la pression énorme d'énergie qui se dégage lors de leur condensation. Une jeune étoile formée par des nuages de gaz et de poussière s'échauffe prodigieusement. Cette chaleur dilate les nuages avoisinants, qui font pression avec violence sur les parties moins chaudes des alentours. Et de tous ces conflits d'énergie découle un mouvement de fuite pour les étoiles qui naissent. Evidemment ce ne sont là que des hypothèses et plus d'un problème reste à résoudre pour les astronomes.

Mais venons-en à la constellation Orion. Elle groupe plusieurs étoiles très brillantes, qui constituent une association-O typique. Or, à grande distance du groupe central, on remarque trois jeunes étoiles très brillantes qui paraissent animées d'une vitesse très supérieure à celles du groupe central.

Alors que celles-ci se meuvent à 8 km par seconde, deux des autres étoiles ont une vitesse de 130 km-seconde, et la troisième de 70 km-seconde. Et pourtant, étant données leurs directions, ces trois étoiles viennent bien du centre d'Orion et semblent y avoir pris naissance ; car ce sont des étoiles brillantes et chaudes, du même type que les étoiles du centre d'Orion. Mais pourquoi ces trois fugitives sont-elles animées d'une telle différence de vitesse, par rapport à leurs sœurs supposées ? Deux d'entre elles fuient dans deux directions strictement opposées et paraissent être nées ensemble, il y a 2.800.000 ans. Il est tentant de les regarder comme jumelles, et comme traduisant un même formidable événement. Dans tout le firmament, on ne connaît pas de cas semblable. Les calculs faits par Lyman Spitzer, de l'Université Princeton, expliqueraient, par un effet de ricochet entre des gaz ionisés et des nuages denses de gaz, une vitesse de 50 km-seconde. Mais il y a loin de 50 à 70 et surtout à 130, que l'on constate chez nos fuyards d'Orion. Les astronomes sont très intrigués par ces constatations. Ils sont cependant convaincus qu'ils se trouvent en face d'un fait des plus important, celui de la naissance des étoiles, et que c'est dans ces associations d'étoiles qu'il leur faut concentrer leurs observations pour percer l'un des plus importants mystères de la formation des mondes.

II

Origine du système solaire

Nous allons voir immédiatement une application des découvertes dont il vient d'être question, en lisant dans *The Month* de février 1956, l'article de R. E. Ingram, intitulé : *Origine du système solaire.*

Il existe, en gros, deux théories au sujet des origines de notre système solaire, la « théorie de la Collision » et la « théorie nébulaire ». Dans la première, le soleil aurait subi un choc et produit des éclats, qui sont les planètes. Dans la seconde, le soleil et les planètes sont sortis par voie de condensation d'une seule nébuleuse primitive. Buffon proposa la première théorie, en 1749. Le fameux philosophe allemand Emmanuel Kant proposa la seconde, mais elle fut systématisée par le savant français Laplace.

On en était là et la seconde théorie était universellement admise, lorsque, en 1945, un astronome anglais, M. Hoyle, de l'école dite de Cambridge, proposa une autre théorie que nous avons déjà mentionnée ici-même. Selon lui, notre soleil aurait été primitivement l'une des ces nombreuses étoiles jumelées que nous appelons les « étoiles doubles ». Mais le compagnon du Soleil fit explosion, comme le font assez souvent les étoiles que nous appelons les *novæ* ou *supernovæ*. Une *nova* ou *supernova* est une étoile, qui, pour avoir exagérément condensé des gaz et poussières avoisinantes, explose, et se met à briller d'un éclat prodigieux, pour s'éteindre ensuite peu à peu. M. Hoyle, en 1945, supposait donc « que le compagnon du Soleil fit explosion avec une énorme violence et que sa désintégration catastrophique a provoqué la fuite de ses débris loin du soleil, à l'exception d'un faible résidu de matière que le soleil put retenir. Ce serait ce résidu-là, qui se serait réduit à une sorte de disque enveloppant le soleil, lequel disque, par condensations successives, aurait donné naissance aux planètes » [1].

C'est ce même système que M. Hoyle vient de présenter sous une forme nouvelle, dans son récent ouvrage : *Frontières de l'Astronomie.*

« La suggestion selon laquelle toute la matière terrestre serait dérivée d'une étoile faisant explosion — une *supernova* — s'appuie sur de fortes données. Mais il semble moins probable actuellement que cette *supernova* était un compagnon du soleil. Il semblerait plutôt que le Soleil soit né d'une association d'étoiles et que la *supernova* ou plusieurs *supernovæ* faisaient partie de la même association.

« Bien que cette théorie ne semble pas très différente de la précédente, la manière de présenter les choses en est bien plus éloignée qu'il ne paraît à première vue. L'association d'étoiles doit avoir été entourée d'un nuage de gaz — nuage dont par condensation naquirent les étoiles du groupe. Une *supernova* subissant une violente désintégration doit avoir expulsé des gaz qui vinrent s'ajouter au nuage, et la matière de la *supernova* se trouva mélangée à une énorme quantité d'hydrogène dont le nuage était composé. Le problème, pour nous, est désormais d'expliquer comment le soleil et les planètes ont été formés par ce mélange de matériaux divers. En particulier nous avons à expliquer comment les matériaux de la Terre, dérivés de la *supernova*, ont pu être dégagés de nouveau, après avoir été ainsi mélangés avec une grande quantités d'hydrogène. »

Voilà donc comment M. Hoyle formule la question à résoudre. S'il a changé son point de vue d'il y a 10 ans, c'est en raison des découvertes que nous avons résumées au paragraphe précédent. M. Hoyle est convaincu, comme tous les astronomes que les étoiles naissent par condensation au sein de nuages de gaz et de poussières. A la récente « Union internationale astronomique » de Dublin, on a présenté deux photographies de la petite région appelée nébuleuse d'Orion. L'une des photos datait d'il y a dix ans, et l'autre était toute récente. Or, la première laissait voir trois étoiles dans un nuage de gaz, et la seconde en fait voir cinq. En tenant compte du fait que la lumière de cette nébuleuse met 1600 ans à nous atteindre, il semble que les deux photos nous révèlent la naissance de 2 étoiles, dans la nébuleuse d'Orion, vers l'an 350 de notre ère !

Mais si le soleil naquit, lui aussi, d'un nuage de gaz et de poussières de ce genre, peut-on dire que les planètes dérivent du même nuage ? Laplace le croyait et expliquait comment c'était le soleil lui-même, par un jeu de condensations successives, qui émettait des anneaux à son équateur, et que ces anneaux, ensuite, se condensaient en planètes, animées d'un même mouvement de rotation que le soleil même. La théorie était séduisante, elle explique que les planètes tournent autour du soleil dans la même direction, qu'elles sont situées dans le même plan, qu'elles tournent sur elles-mêmes de la même façon, à l'exception d'Uranus, pour qui une explication valable peut être donnée, et que leurs orbites sont toutes de la même forme, c'est-à-dire presque circulaires.

Mais on a pu faire à cette théorie traditionnelle de graves objections : le total des énergies rotatives des planètes devrait être constant et rester

[1] Ces lignes sont de Fred Hoyle lui-même, dans son tout dernier ouvrage, intitulé *Frontières de l'Astronomie*

égal au total de l'énergie rotative du nuage primitif. Mais ce total, en ce cas, ne serait pas assez élevé pour provoquer l'émission de ces anneaux qui, dans la théorie, doivent former les planètes. De plus, le soleil, débarrassé du fardeau qu'il portait à l'origine, devrait tourner sur lui-même beaucoup plus vite. Or, en fait, il met 26 jours à tourner sur lui-même, ce qui est une grande lenteur ! Les géophysiciens ont émis diverses hypothèses pour expliquer ces anomalies. La réponse de M. Hoyle est la suivante :

« Les étoiles comme le soleil, ayant des températures de surface inférieures à 6.000° tournent lentement comme le soleil. Mais les étoiles ayant des températures supérieures à 7.000° tournent beaucoup plus rapidement. Mais la différence d'une étoile à une autre peut à peine apparaître dans les premiers stages de la condensation... Ce n'est que dans les derniers stages du processus que la différence se manifeste. »

On suppose que, dans les premiers stages, le nuage initial de gaz et de poussières est une sphère qui tourne sur elle-même, se condense, et forme un disque à son équateur.

Le soleil se forme au centre du mouvement, mais son pouvoir rotatif est ralenti par le disque. Quant au disque lui-même, il sert à former les planètes, mais il est projeté toujours plus loin du soleil, par la différence des mouvements. Il faut admettre que toute la matière émise par le nuage initial n'a pas été conservée dans la sphère d'influence du soleil.

« Heureusement, écrit M. Hoyle, il semble probable, qu'une grande quantité d'hydrogène a réussi à s'évader et à passer dans les gaz interstellaires. On ne pourrait pas aisément expliquer autrement la rareté de l'hydrogène dans les planètes les plus éloignées du centre. Uranus et Neptune. Jupiter et Saturne au contraire semblent avoir la même proportion d'hydrogène que le soleil, tandis que, dans Uranus et Neptune, la proportion est bien plus petite. Pour expliquer ce fait, on doit admettre que de grandes quantités d'hydrogène se sont échappées des parties les plus extérieures du disque contenant la matière planétaire, tout simplement, parce que la puissance d'attraction du soleil, pour les retenir, était là beaucoup plus faible. »

M. Hoyle a donc fait, dans son ouvrage récent, *Frontières de l'Astronomie*, un magnifique effort pour utiliser les dernières données de la science dans l'explication de l'univers. Il croit sincèrement avoir réalisé « la peinture nouvelle et décisive de l'univers en notre temps ». Mais en parlant ainsi, il semble méconnaître que toutes les théories ne sont pas d'accord avec la sienne et que d'autre part les théories ne cessent d'évoluer. A mesure que des observations nouvelles sont réunies, de nouvelles théories se font jour. Il en est bien peu qui puissent se donner comme définitives. M. Hoyle est extrêmement familier avec tout le domaine de l'astronomie. Mais il laisse sans explication le fait de la présence d'un nuage initial, d'où le soleil serait né. D'où venait ce nuage ? De quoi était-il fait ? On sait qu'une théorie suppose que toute la matière de l'univers fut d'abord réunie en une petite région de l'espace, il y a de cela de 5 à 7 milliards d'années. Une explosion a fait éclater cet *atome primitif*. C'est la théorie de l'abbé Lemaître. Mais M. Hoyle, lui, rejette cette théorie. Il professe que la matière se dissipe constamment dans le vide, à l'extérieur de l'univers, qu'il se produit constamment des vides, en raison de cette fuite de la matière-lumière, et que ces vides sont, constamment aussi, comblés par de la matière nouvelle. Cette matière nouvelle ne vient de nulle part. Elle est constamment créée et garde ainsi l'univers dans ce que la théorie appelle « un état stable ». C'est pourquoi la portion limitée de l'univers que nous pouvons observer, apparaît identique à elle-même dans tous les stages de l'histoire.

Que conclure de tout cela ? Ni l'une ni l'autre de ces deux théories, dit l'auteur de notre article, ne contredit à cette vérité révélée que c'est Dieu qui a créé l'univers au commencement. Il peut par contre l'avoir aussi bien créé dans un état de supercondensation, comme le veut le chanoine Lemaître, ou au contraire dans un état stable qui est, par Dieu même, constamment maintenu par une création de matière. Ce que la religion veut nous dire, c'est ce qui répond à ces deux questions : *Qui a créé ? Pourquoi* Dieu a-t-il créé ? Mais c'est à la science de découvrir le *comment ?* Or, jusqu'ici il ne semble pas qu'elle ait pu donner une solution qui s'impose sans discussion. M. Hoyle estime qu'il peut défendre son système contre tout contradicteur éventuel. Il tient ainsi un langage peut-être bien audacieux, voire bien téméraire !

III
Charles Darwin

C'est encore dans le domaine de l'hypothèse que nous allons nous mouvoir, en lisant l'article de Loren C. Eiseley, intitulé *Charles Darwin*, dans le même numéro déjà cité de *Scientific American*, février 1956.

Charles Darwin, tout le monde le sait, est l'auteur d'un vaste système explicatif de l'origine des espèces vivantes sur notre planète. Ce système se nomme *l'Evolution*. Comment prit-il naissance dans la pensée de son auteur ?

A l'automne de 1831, deux jeunes hommes dînaient ensemble à Londres. L'un d'eux était Robert Fitzroy, 26 ans, capitaine de vaisseau, très religieux, qui rêvait de faire un très long voyage en mer. Il voulait embaucher un jeune naturaliste qui l'aiderait à réfuter par de savantes observations les blasphèmes qui commençaient à circuler en géologie. Le jeune naturaliste en question, nommé Charles Darwin, avait 22 ans. Appartenant à une famille aisée, il s'était occupé de médecine sans succès, puis de ses chiens, et sa famille désolée voulait en faire un ministre anglican. Il aimait sûrement mieux la chasse au renard que les voyages au long cours. Il hésita, il ne se laissa convaincre que peu à peu par l'étonnant Fitzroy et finalement donna sa parole. Le *Beagle*, brick de 10 canons, commandé par Fitzroy, partit de Devonport, le 27 décembre 1831, avec Charles Darwin à son bord. Le plan projeté était de suivre les côtes du sud de l'Amérique et de prendre des mesures chronométriques autour du globe. Le voyage faillit bien être arrêté dès le principe, par une violente tempête qui rejeta le *Beagle* sur Plymouth. Mais les navigateurs tinrent bon et reprirent leur route après la tempête.

A bord du *Beagle*, régnait un esprit traditionna-

liste. On était, en Angleterre, en réaction horrifiée contre les absurdités des « athées révolutionnaires français ». On voulait faire de la science, mais une science pleinement accordée avec la religion. On partait de la Bible, avec ses 4004 ans écoulés depuis la création, avant Jésus-Christ. On ne pensait ni aux périodes géologiques immenses que nous admettons de nos jours, ni à une formation possible des espèces par évolution. Des savants tels que Louis Agassiz et Richard Owen enseignaient que les formes successives de la vie avaient été autant de créations différentes, dont les plus anciennes avaient péri par des accidents historiques. Pourtant, on commençait à discuter dans les universités au sujet d'une « transmutation » des espèces. Le propre grand-père de Charles Darwin, Erasme Darwin, mort sept ans avant sa naissance, avait admis cette transmutation comme possible. En France, Jean-Baptiste Lamarck avait lancé une doctrine semblable. Le géologiste Charles Lyell, en conjecturant que la planète était beaucoup plus vieille qu'on ne pensait, avait ouvert des possibilités nouvelles aux théories de l'évolution. Il avait abandonné la théorie des « catastrophes », et cherchait à expliquer tous les faits géologiques, la formation des roches et des terrains, par des processus lents. L'entrée en action du *temps* — mais d'un temps énorme, immense, presque incalculable pour nous — apportait à l'évolution un facteur inattendu. Mais il restait à faire la synthèse des premiers aperçus de la science du temps. Cette synthèse fut proposée par Darwin, après de très longues réflexions dont voici un aperçu.

Son voyage sur le *Beagle* dura cinq ans. Il donna lieu à des observations très minutieuses sur toutes sortes de détails techniques de botanique et de zoologie, voire de paléontologie. Darwin était attentif à tout, voyait tout, notait tout, collectionnait tout. A son retour, Darwin était devenu, jeune encore, un infirme, invalide jusqu'à la fin de ses jours. C'était un anxieux, avec de mystérieux maux de tête et des accès de nausée.

Peu après son retour il avait épousé sa cousine, Emma Wedgwood. Avec elle, il s'isola dans un petit village du Kent. Il ne bougea presque plus, si ce n'est pour faire des saisons d'eau pour sa santé. Cette solitude fut sa force. Pour fuir ses doutes et ses craintes, il se plongea dans l'étude des observations scientifiques faites durant son voyage. Il méditait, il réfléchissait, il regardait. On demandait un jour à son jardinier comment allait sa santé, il répondit : « Le pauvre homme, il est justement là-bas en train de regarder une fleur jaune. Il y reste des minutes entières. Il vaudrait bien mieux pour lui qu'il ait quelque chose à faire ! » Son travail en effet était de ceux qui ne frappent pas les yeux des simples.

Ce fut au cours de ces longues réflexions qu'il se persuada que c'est la *sélection* qui est la cause de l'évolution. Lamarck, lui, avait admis l'hérédité des caractères acquis par les individus, sous l'influence des causes extérieures, climat, chaleur, froid, accidents, etc. Pour Darwin, dans la même espèce, il y a, dès la naissance, des divergences de formes et de constitution. Ces divergences rendent les individus inégalement aptes à résister aux causes d'élimination externes. Seuls, *les plus aptes survivent*. **Dans la mêlée immense de la vie, il y a une lutte incessante des plus aptes contre les moins aptes.** Le progrès s'accomplit automatiquement, dans la nature, en vertu de cette « sélection naturelle », tout à fait comparable à la sélection artificielle que connaissent et pratiquent tous les jardiniers et tous les éleveurs, quand ils veulent obtenir des variétés meilleures. Mais Darwin ne se hâta pas de publier ses idées sur ce sujet. Pendant les 22 ans qui suivirent son voyage sur le *Beagle,* il ne mit au jour qu'un seul ouvrage : *Le Voyage d'un naturaliste autour du Monde*. C'était son journal de route, sec et sans aucune considération théorique.

Mais voici qu'un éditeur, Robert Chambers, publia, sans nom d'auteur, un livre intitulé : *Vestiges de l'Histoire naturelle de la Création*. C'était un exposé d'inspiration lamarckienne. Les critiques en plaisantèrent. Le public en fut remué et intéressé. L'hypothèse de l'évolution était donc dans l'air. Darwin fut cependant plutôt intimidé par les objections des critiques, à ce sujet. Il se taisait toujours. Lyell, devenu son ami et confident, l'encourageait : « Vous verrez que vous serez devancé, vous feriez mieux de publier vos idées. » Cela se passait, il y a exactement 100 ans, c'est-à-dire au printemps de 1856. Darwin, méfiant et hésitant, attendait toujours. Là-dessus, un jeune naturaliste, Alfred Russel Wallace, inconnu jusque-là, envoya à Darwin, en juin 1858, un manuscrit dans lequel il exposait ses idées sur l'évolution. Or, ces idées étaient justement celles que Darwin roulait dans son esprit depuis 20 ans ! Le jeune naturaliste allait-il lui rafler son système et pourrait-il réclamer la priorité ? Darwin voulut d'abord se retirer devant Wallace : « J'aimerais mieux, disait-il, brûler mon livre que de donner à Wallace ou à tout autre auteur une raison de croire que je n'ai pas agi loyalement ! » Il consulta cependant ses amis Lyell et Hooker, qui connaissaient ses immenses travaux sur la question. Darwin se laissa convaincre de publier un abrégé de ses études, sous le titre «*Extrait d'un Essai sur l'Origine des Espèces* ». Mais l'éditeur, plus hardi que lui, intitula bravement le livre : *De l'Origine des Espèces*. Le livre parut vers la fin de 1859, et le succès fut tel qu'en un seul jour, l'édition entière fut épuisée. Le livre beaucoup plus étendu que Darwin avait rêvé ne parut jamais.

Ce fut cet « extrait d'un Essai » qui fit la gloire de Darwin, et que l'on considéra tout se suite comme l'un des livres les plus importants de tous les temps ! L'un des savants les plus enthousiasmés dès le principe fut Thomas Huxley, qui s'écria, après l'avoir lu : « Qu'il fallait donc être bête pour n'avoir pas pensé à cela ! » Il y eut naturellement des contradictions, mais aussi des approbations. Wallace s'inclina de bonne grâce et compara son propre travail à celui de Darwin, comme le travail « d'une semaine en face de celui de vingt ans » ! Et ce fut Wallace qui employa le premier le nom de *darwinisme* pour signifier cette théorie de l'évolution. Darwin, lui, rentra dans son silence, laissant ses amis défendre ses idées. En dix ans, son livre avait fait le tour du monde.

Darwin n'avait pas abordé le problème de l'Ori-

gine de l'Homme. A l'opposé de ceux qui voient dans l'homme le couronnement et l'explication suprême de l'évolution universelle, il perdait toute confiance dans la valeur et l'importance du « phénomène humain », comme nous dirions aujourd'hui, pour cette simple raison que l'homme n'était qu'un produit de l'évolution, parmi les autres êtres qu'elle avait engendrés. Pour lui, l'apparition de l'homme « n'avait pas plus d'importance que celle de n'importe quel autre mammifère » (lettre de Darwin à Lyell).

Il avait de la création une idée assez sombre, en conformité avec le mauvais état de son estomac et de sa santé. Il s'écria un jour, dans une crise d'angoisse : « Quel livre un chapelain du Diable pourrait écrire sur les œuvres maladroites, inutiles, tâtonnantes, basses et horriblement cruelles de la nature ! » Mais lui-même n'essaya jamais d'écrire ce livre. Au moment de mourir, sans aucun acte religieux, en 1882, il se borna à dire : « Je n'ai pas la moindre peur de la mort ! »

IV

Le centenaire de Fra Angelico

C'est un tout autre homme que nous allons rencontrer, avec l'*Osservatore romano* du 19 février 1956, en une étude signée P. Innocenzo Taurisano, et qui a pour titre (en italien) : *Dans la lumière d'un Centenaire mémorable.*

Ce centenaire est celui du grand peintre Fra Angelico. Il mourut le 18 février 1455. Son centenaire a été célébré durant l'année entière, qui s'est terminée le 18 février 1956. Cela avait commencé par un très beau discours de Pie XII. La cérémonie de clôture à l'église San Domenico di Fiesole a été marquée par l'inauguration d'une statue, œuvre de Libero Andreotti, et par l'achèvement de travaux de réfection à l'église et au couvent dont Fra Angelico fut, jadis, le prieur.

Il se nommait, de naissance, Guido ou Guidolino di Pietro, et il était né à Vicchio di Mugello, en 1387 ou 1388. Sa famille l'envoya à Florence pour y apprendre la peinture. Il y subit l'influence d'un maître florentin inconnu de nous, qui le fit entrer, en même temps que son frère, Benedetto, dans l'ordre dominicain, probablement en 1407. Qui donc eut sur le jeune homme cette influence décisive ? On hésite entre deux noms : le bienheureux Giovanni Dominici (1357-1419), grand réformateur de l'Ordre et fondateur du couvent de Fiesole, — et saint Antonin (1389-1459), futur archevêque de Florence. Mais il y a bien des chances que ce soit plutôt le premier que le second, à ne considérer que les dates. Antonin, en effet était d'un an ou deux moins âgé que Guido di Pietro. Au lieu de songer à convertir les autres, au temps où Guido se fit moine, il travaillait à se convertir lui-même. Et Giovanni Dominici fut très capable de comprendre que le jeune homme, en devenant moine, servirait Dieu par son art de la peinture.

Guido prit, en entrant au couvent, le nom de Giovanni. Les Dominicains de Fiesole, ballottés comme tant d'autres par le schisme qui ravageait et désolait l'Eglise, durent se réfugier en 1409 à Foligno, d'où ils passèrent à Cortone. Ce fut dans cette ville que frère Giovanni prononça ses vœux. De Cortone, sa communauté put enfin revenir à Fiesole, en 1418, après la fin du Grand-Schisme. Adonné, par ordre de ses supérieurs, à la peinture, fra Giovanni resta presque toujours en son couvent, sauf les absences qui lui furent imposées par ses travaux.

Ses œuvres immortelles sont beaucoup mieux connues que sa vie personnelle. Son culte pour les chœurs angéliques, introduits dans ses tableaux, l'a fait surnommer *fra Angelico.* On l'appelle aussi couramment le *beato Angelico,* mais il n'a jamais reçu officiellement les honneurs de la béatification. Tous les amateurs d'art se sont pâmés devant les célèbres peintures dont il a orné toutes les cellules et le réfectoire du couvent de San Marco, à Florence, ou devant les fresques de la chapelle du pape Nicolas V, au Vatican. Sa présence à Rome est attestée en 1447. Il y était appelé par le pape lui-même, pour la décoration d'une chapelle dédiée au Saint-Sacrement. Ce fut en 1449 qu'il décora le cabinet particulier du pape, devenu ensuite une chapelle de Nicolas V. De 1450 à 1453, fra Angelico fut prieur du couvent de Fiesole. On sait encore qu'il travailla à la décoration de la cathédrale de Prato, et à celle du couvent de Santa Maria sopra Minerva, à Rome. Ce fut là qu'il mourut et que l'on conserve encore sa sépulture vénérée. On attribue à Laurent Valla, le célèbre humaniste, l'inscription qui orne sa pierre tombale.

Il reste toutefois autour de la physionomie de ce peintre comme un voile de légende. Il fut un peintre mystique, dans toute la force du terme. A la différence de tant d'autres artistes, antérieurs, contemporains ou postérieurs qui appliquèrent leurs talents, presque avec indifférence, à des sujets pieux ou à des sujets ultra-profanes, fra Angelico est constamment resté dans les cadres de la haute piété chrétienne. Il n'a peint que des sujets religieux et il y a mis une âme, un reflet, une chaleur qui ne sont qu'à lui. On peut dire que, dans l'histoire de la peinture et même de l'art en général, il est une apparition à peu près unique.

Il serait bien inutile de décrire cet art qui fut le sien. Il est inoubliable pour qui l'a contemplé une fois. Rapportons plutôt, à la suite de l'*Osservatore*, dans l'article ici analysé, les anecdotes où se révèlent le cœur et l'esprit du bon moine.

Un savant historien de Bologne, nommé Borselli, dominicain, qui, étant très jeune encore, passa, en 1461, à San Marco, et qui alla ensuite prêcher le Carême à Santa Maria sopra Minerva, à Rome, nous a gardé, au sujet de Fra Angelico, le trait suivant : pendant qu'il travaillait pour le pape, ce dernier le vit un jour très fatigué. Il avait soixante ans passés et rien ne le détournait de sa tâche. Le pape lui dit donc qu'il devait manger de la viande. Ingénument, le frère répondit : « Je n'ai pas la permission de mon prieur. » Le pape reprit en souriant : « Mais je suis le pape ». Il voulait dire qu'il pouvait bien lever, avec autant d'autorité que le Père prieur, la loi de l'abstinence. Mais fra Angelico, rigide observateur de la réforme de son maître Giovanni Dominici, issue des exhortations de sainte Catherine de Sienne et de son confesseur, le bienheureux Raymond de Capoue, restait strictement fidèle aux disciplines de l'Ordre !

Autre anecdote : un autre historien dominicain du XVIe siècle, fra Serafino Razzi, raconte que

Michel-Ange visitant l'église de St-Dominique à Fiesole, y vit l'Annonciation peinte par l'Angelico : « Oh ! s'écria-t-il, il faudrait bien que ce saint homme la voie ainsi faite au Paradis ! » Il a partout semé des Madones si délicieuses, si pieuses, si immatérielles en quelque sorte, qu'il n'a pas dû trouver une grande différence entre ce qu'il avait peint et ce qui lui fut révélé en arrivant au ciel !

Dans cette même église de la Minerve, où repose l'Angelico, un de ses contemporains, Nicolas Strozzi, est également enseveli et sur sa tombe on a inscrit ces mots : « Il est suprêmement beau de naître à Florence et de mourir à Rome » (1469). L'Angelico était né aux environs de Florence, mais il mourut à Rome, ou plutôt, il commença à Rome ce que nous appelons son « immortalité » et qui n'est qu'un pâle reflet de celle que Dieu ménage à ceux qui, comme lui, eurent pour devise d'une vie entière, comme Catherine de Sienne : « *Gesù, dolce Gesù, amore !* — Jésus, doux Jésus, amour ! » Son pinceau n'a jamais dit autre chose !

V
Le véritable Cyrano

Voici encore un centenaire, mais qui a passé à peu près inaperçu, celui de Cyrano de Bergerac, mort à Sannois, près d'Argenteuil, le 28 juillet 1655 et dont le corps repose dans l'église de Sannois. Son portrait nous est dessiné par Georges Mongrédien, dans la *Revue de Paris* de mars 1956, sous ce titre : *Le véritable Cyrano, philosophe et parisien.*

Et tout de suite on est dérouté : parisien ? alors pourquoi l'appeler « de Bergerac » ? M. Emile Magne avait inauguré en 1897, la série de ses études sur la littérature et la société au XVII^e^ siècle, par une brochure sur *Les erreurs de documentation de Cyrano de Bergerac.* Ce prétendu Gascon naquit, en effet, en plein cœur de Paris, rue des Prouvaires, près des Halles, le 6 mars 1619. Son père, Abel de Cyrano, était avocat au Parlement. Il avait acquis, dans la vallée de Chevreuse, près de Paris, une terre qui avait appartenu à un M. de Bergerac. C'est de ce dernier que Cyrano devait faire son surnom.

Son meilleur ami au cours de ses études, chez un prêtre de la vallée de Chevreuse, fut Le Bret. Il passa de là au collège de Beauvais, dont le supérieur lui servit de modèle pour son *Pédant joué.*

A vingt ans, toujours avec son fidèle Le Bret, il entre aux gardes, dans la compagnie de M. de Carbon de Casteljaloux. Il s'y fait une réputation de duelliste et les cadets de Gascogne, ses camarades, l'appellent « le Démon de la Bravoure ». Il occupe ses loisirs à rimer, ce qui ne l'empêche pas de se battre, ni de recevoir un coup de mousquet à Mouzon, en 1639, et un coup d'épée au siège d'Arras, en 1640.

Il a un frère prêtre, une sœur religieuse, mais, lui, rompant avec la famille, affiche des idées « libertines ». Il suit les leçons de Gassendi, il a pour amis Chapelle, Bernier, Dassoucy, Molière. Il s'aventure jusqu'à l'athéisme complet, dépassant de beaucoup son maître Gassendi.

La Fronde le range parmi les auteurs des « mazarinades », car il aime à rimer et surtout à goguenarder sur toutes choses. Heureusement, Mazarin sait la bonne manière de rattraper les poètes faméliques. En 1651, Cyrano a si bien été retourné qu'il se met à défendre Mazarin contre les frondeurs. Dans l'intervalle, il s'était brouillé avec son ami Dassoucy, à l'occasion d'un chapon volé, et dans une lettre violente, il déclarait que son ancien ami n'était plus « qu'un clou aux fesses de la Nature ! » Il ne traitait pas mieux ses anciens amis, Chapelle, Scarron, traitant le premier de plagiaire, le second de magot. Il trouva moyen, comme l'enfant prodigue, de dépouiller son père d'une partie de ses biens, qu'il dissipa en moins d'un an.

Après la Fronde, Cyrano, sous la protection du duc d'Arpajon, publie un volume d'*Œuvres diverses*, dont l'essentiel était formé de *Lettres* imaginaires, pleines de verve et de fougue, où il prenait à partie tous ses ennemis, écrivains, médecins et sorciers. C'est d'une de ses diatribes, contre le gros Montfleury, comédien de l'Hôtel de Bourgogne, que Rostand a tiré le premier acte de sa pièce fameuse. Certaines de ces lettres attestaient un sens délicat et profond de la nature et l'apparentaient à son ami Tristan L'Hermite. Il s'abritait derrière l'antiquité païenne, pour attaquer la religion. Sa tragédie *La Mort d'Agrippine* fut interdite à cause de cela. Sa grande œuvre fut la double utopie des *Etats et Empires de la Lune* et du *Voyage au Pays du Soleil.* Deux romans où il a livré le fond de sa pensée. Ils ne furent publiés qu'après sa mort, par son ami Le Bret, qui, très pieux lui-même et grand-prévôt de la cathédrale de Montauban, fit de larges coupures dans le texte de son ami. Ce fut ce texte édulcoré que connurent Nodier, Théophile Gautier, Rostand lui-même. Le manuscrit authentique n'a été découvert qu'en 1910, par Léon Jordan. Frédéric Lachèvre a publié le tout *in-extenso,* dans *Œuvres libertines* de Cyrano, en 1921. Si Rostand l'avait connu, Cyrano lui serait apparu comme un devancier de Diderot et d'Helvétius, un imitateur de l'*Utopie* de Thomas Morus, et des fantaisies audacieuses de Campanella.

On venait de condamner Galilée. Cyrano est donc pour Galilée :

« car, écrit-il, il serait aussi ridicule de croire que ce grand corps lumineux tournât autour d'un point dont il n'a que faire, que de s'imaginer, quand nous voyons une alouette rôtie, qu'on a, pour la cuire, tourné la cheminée à l'entour. Autrement, si c'était au Soleil à faire cette corvée, il semblerait que la médecine eût besoin du malade ; que le fort dût plier sous le faible; le grand servir le petit ; et qu'au lieu qu'un vaisseau cingle le long des côtes d'une province, on dût faire promener la province autour du vaisseau. »

On voit le genre. Cyrano parle comme Galilée, mais il y ajoute la cocasserie des images. Il est sur tous les points contre la tradition. A la création, il oppose l'éternité du monde et il écrit : « Il faudra que vous admettiez une matière éternelle avec Dieu et alors il ne sera plus besoin d'admettre un Dieu, puisque le monde aurait pu être sans lui. » Il a eu un pressentiment de l'unité de la matière, du transformisme également, et entrevu la pesanteur de l'air et la pression atmosphérique. Sans les concevoir nettement, il a rêvé des « machines volantes » et du phonographe. C'était un esprit aventureux, agile, d'une grande curiosité.

Mais s'il avait publié toutes ses idées, il aurait sûrement fini en place de Grève. Il nie, en effet, le miracle, dit des gaudrioles sur le serpent tentateur de la Genèse, nie le surnaturel, et il aboutit, en morale, à de véritables horreurs :

« Marchez, dit-il, sur le ventre de votre père qui vous engendra, trépignez sur le sein de la mère qui vous conçut, car de vous imaginer que ce lâche respect que des parents vicieux ont arraché à votre faiblesse, soit tellement agréable au Ciel qu'il en allonge pour cela vos fusées (années), je n'y vois guère d'apparence. »

Et sur l'âme :

« Quoi, vous estimez votre âme immortelle privativement à celle des bêtes ? Sans mentir, mon grand ami, votre orgueil est bien insolent. Et d'où argumentez-vous, je vous prie, cette immortalité au détriment de celle des bêtes ? »

En somme, Cyrano, aboutit à l'athéisme intégral.

« Telle est, dit notre article, l'œuvre que Cyrano fit bien de garder dans ses tiroirs de son vivant et que Le Bret vida de toute sa dangereuse substance, avant de la publier, après sa mort. Elle nous emmène assez loin, on en conviendra, du bretteur fanfaron, du poète lunaire, de l'amoureux élégiaque de Roxane, qui triomphe au théâtre. »

En 1654, Cyrano fut victime d'un accident ou d'un attentat — on ne sait — et blessé gravement à la tête par la chute d'une poutre. Il fut recueilli par M. Tanneguy Renault des Boisclairs, grand prévôt de Bourgogne et de Bresse. Une maladie survint peu après, qui parut mortelle. Le Bret alors voulut convertir son vieux camarade. Il demanda l'appui de la prieure des Filles de la Croix, une tante de Cyrano, et d'une de ses cousines, religieuse au même couvent à Charonne. Le Bret assure que le libertinage, alors,

« lui parut un monstre pour lequel je puis témoigner qu'il eut, depuis cela, toute l'aversion qu'en doivent avoir ceux qui doivent vivre chrétiennement. »

En tout cas, l'acte de son décès, accompagné d'un certificat du curé, affirme que l'auteur du corrosif *Voyage dans la Lune* est mort « en bon chrétien ». La critique garde cependant des doutes à ce sujet et croit que l'on voulut seulement, à tout prix, éviter un scandale. Cyrano n'avait que de peu dépassé 36 ans. C'est une apparition originale dans notre littérature. Il fut de son vivant médiocrement apprécié. On le regardait comme un peu fou, il fut cependant traité avec quelque indulgence par Boileau et mis à contribution par Molière. Comme le note M. René Pintard, dans le *Dictionnaire des Lettres françaises* :

« Le drame d'Edmond Rostand (1897) lui a valu une gloire brillante, mais trompeuse, contre laquelle l'érudition a réagi en mettant en lumière sa hardiesse et son originalité philosophiques. »

VI

S. Ignace de Loyola et l'Education de la jeunesse

C'est encore un centenaire que nous célébrons en parlant, avec la *Civiltà cattolica* du 21 janvier 1956, et sous la signature du P. A. Martini, S. J., de *Saint Ignace de Loyola et l'éducation de la Jeunesse.*

Le quatrième centenaire du grand saint a été célébré dans de nombreuses revues et dans de plus nombreuses églises. On a rappelé son œuvre, le caractère providentiel de son action, l'opportunité merveilleuse de ses fondations en face de la Révolution protestante. Ici, on s'en tient à son rôle dans l'éducation de la jeunesse.

Il n'y avait pas pensé le moins du monde, dans ses premiers projets de société religieuse. Son idéal et celui de ses premiers compagnons fut strictement apostolique et sacerdotal : réforme de la dignité ecclésiastique, pratique de la prédication, de l'instruction religieuse populaire, de l'administration des sacrements, voilà ce que visait Ignace. Il pensait aussi aux infidèles, songeait à se rendre en Palestine, ou en toute autre région que le pape lui indiquerait. Dans son plan initial, les enfants et la jeunesse ne se présentaient à lui que sous la forme catéchistique. La question de l'enseignement n'occupait son esprit que pour la formation de ses jeunes religieux à lui. Les premières ébauches de collèges, entre 1540 et 1543, à Paris, Padoue, Coïmbre, eurent ce caractère de collèges de futurs jésuites. Eclairé par sa propre expérience, Ignace, se souvenant de l'utilité qu'il avait trouvée lui-même dans une solide formation littéraire, estimait que ses religieux devraient être « de bons latinistes ».

Comment donc la Compagnie fut-elle aiguillée vers l'enseignement proprement dit ? Par suite d'appels imprévus des événements.

En 1545, le duc François de Borgia — le futur général de la Compagnie — demanda des maîtres pour enseigner la jeunesse dans la capitale de son duché, Gandie. Ignace accepta, mais en principe ce n'était que pour les jeunes jésuites d'abord, puis pour les enfants du duc, enfin pour tous les sujets qui se présentaient. Le succès fut tel, que le duc obtint du pape Paul III la création d'une université. Et l'on constata qu'en enseignant les lettres pures, on enseignait plus facilement aussi la vertu chrétienne. Ce fut un trait de lumière pour le fondateur. L'année suivante, 1546, la même constatation était faite, à l'autre bout du monde, par François Xavier, obligé de prendre en main une sorte d'école ou de collège à Goa. A la fin de 1547, le Sénat de Messine, en Sicile, se sert de l'ambassadeur Juan de Vega, fils spirituel d'Ignace pour obtenir la création d'un collège dans cette ville. Ignace acquiesce et envoie dix de ses fils les plus éclairés, dont Nadal, son homme de confiance, et Pierre Canisius, le futur apôtre d'Allemagne.

Un protestant, Pierre Toussain, avait dit : « Les collèges feront pour l'Evangile plus que toutes nos prédications ; l'avenir est à eux ». Ignace le comprenait à son tour. Il s'orienta donc décidément vers *l'apostolat par l'enseignement.* Il adapte dès lors à l'éducation la fin même de sa Compagnie. Le but de celle-ci est d'aider le prochain à la connaissance de l'amour de Dieu et au salut des âmes. L'enseignement est donc placé dans le cadre des grands problèmes humains : *Dieu et la vie éternelle !* Les études ne se conçoivent pas, pour Ignace, en dehors de la doctrine chrétienne, de la foi chrétienne, des vertus chrétiennes. Le surnaturel est placé au-dessus de tout le naturel. L'enseignement ne devait avoir d'autre fin supérieure que d'éclairer la foi et d'alimenter la vertu. Les collèges des jésuites, pour les parents de cette époque, signifieront : la foi des enfants et leur

formation chrétienne assurées. Dans les luttes formidables autour de la foi catholique, dont la Révolution protestante avait donné le signal, les collèges des jésuites apportaient un concours décisif, pour la défense contre l'hérésie, pour la reconquête du terrain perdu.

Une fois entré dans ces vues, Ignace y manifeste ses puissantes qualités d'organisateur. Constamment il fera appel à son expérience personnelle. On l'avait vu, à trente ans passés, faire ses études de grammaire. Il avait subi la discipline du collège de Montaigu, à Paris. Cette discipline elle-même était un fruit des méthodes employées au xv^e siècle par les Frères de la Vie commune, de Gérard Groot. Ce sont les méthodes parisiennes qui deviendront la règle des collèges ignatiens. A Messine, dès 1548, il fut annoncé clairement qu'on allait suivre la méthode de Paris, comme la plus propre à bien apprendre dans le minimum de temps. Et la faveur des peuples fut si grande que de 1548 à 1556, date de sa mort, Ignace ne fonda pas moins de 33 collèges ! Au centre de la catholicité, il voulut établir le collège-type, le modèle parfait de tous les autres et ce fut le *Collège romain*, ouvert en 1551, pour les lettres et en 1553, pour la philosophie et la théologie. La jeunesse afflua dans les établissements de la Compagnie.

On a dit souvent, à ce propos, que ces collèges furent réservés aux fils de la noblesse et de la riche bourgeoisie ou de la haute magistrature. Mais cela n'est pas tout à fait exact. Sans doute, ce n'était pas rien que de former des *élites*, comme nous disons de nos jours. Mais deux raisons doivent nous obliger à élargir notre appréciation de l'œuvre éducative d'Ignace ; 1° le fait de la *gratuité*. L'enseignement donné par les jésuites était *gratuit*. Tout le monde pouvait donc y accéder. Nul n'en était écarté par la seule pauvreté. Et 2° *le nombre* des élèves démontre qu'il n'y avait pas seulement, dans les collèges des jésuites, les enfants des riches, car ce nombre fut constamment si élevé que les classes riches n'auraient pu suffire à expliquer les effectifs d'élèves de ces collèges.

« Dans la disparition presque totale des données concernant la provenance sociale des élèves des collèges jésuites, les heureuses recherches du P. de Dainville, pour la seule région du nord-est de la France, donnent des pourcentages qui sont tout à l'avantage des classes les plus basses du tiers-état » [2].

En conclusion, nous reconnaîtrons que peu d'œuvres ont été plus fécondes et plus heureuses que l'œuvre d'éducation de la jeunesse réalisée par le grand Ignace de Loyola.

VII

Benjamin Franklin et la France

C'est dans la revue illustrée *Informations et Documents* du 1^{er} février 1956, que nous trouvons une belle étude de M. Albert Krebs, de la Bibliothèque nationale, et de M. Alfred Detrèze, sur ce sujet : *Benjamin Franklin et la France*. On y décrit successivement l'évolution de Franklin de la science à la politique, ses premiers séjours en France, son rôle comme ambassadeur à Paris, l'enthousiasme dont il fut l'objet dans notre pays.

Benjamin Franklin était né le 17 janvier 1706 — il y a 150 ans — à Boston, à une époque où l'Amérique restait très étroitement liée à l'Angleterre. Il grandit donc dans une profonde aversion à l'égard de la France. Ce ne fut qu'en 1733, qu'il commença, étant maître imprimeur, à apprendre le français, en même temps que l'italien, l'espagnol et l'allemand. Finalement, ce fut le français qui l'intéressa le plus. Depuis l'hiver 1746, il se passionna pour des études d'électricité, qui le conduisirent à la découverte du paratonnerre. Buffon en eut connaissance, par une brochure relatant la dangereuse expérience de Franklin, du 23 décembre 1750. Sur les conseils de Buffon, Dalibard procéda à des expériences semblables, le 10 mai 1752. Il fut démontré que le fluide électrique était identique à celui de la foudre. Avant même de le savoir, Franklin se trouva « l'un des savants les plus réputés d'Europe ». Dès 1758, ses publications sont traduites en français, en allemand et en italien. Kant devait dire peu après :

« Franklin était un nouveau Prométhée qui avait volé le feu du ciel. »

Quittant l'Amérique, pour la seconde fois de sa vie, Franklin vint séjourner, durant 10 ans à Londres. Ce fut pendant ce séjour, en 1767, qu'il vint pour la première fois en France. Il y venait avec bien des préventions contre nous. La France, pour lui, bon Anglais encore, est une « nation intrigante ». Si elle veut le recevoir, c'est pour se mêler des affaires anglaises et « souffler le feu entre la Grande-Bretagne et ses colonies ». Il vient cependant. Il débarque à Calais. Il observe tout avec minutie. Il juge avec sévérité les « bateliers, porteurs et autres espèces semblables » :

« Je ne sais, écrit-il, quels sont les plus rapaces des Anglais et des Français, mais avec toutes leurs coquineries, ces derniers ont plus de politesse. Les routes sont aussi bonnes que les nôtres en Angleterre. »

Il porte grand intérêt aux femmes. Celles qu'il voit à Calais, puis à Boulogne, dans les auberges et dans les villages, avaient généralement le teint brun. Mais en arrivant à Abbeville, changement à vue : « Il y avait, dit-il, une multitude de femmes et d'hommes, dont le teint était remarquablement blanc ». Parlant ensuite des Parisiennes, il explique tout au long comment elles portent le rouge, en s'en moquant beaucoup. Mais le voici à Versailles. Il est présenté au roi Louis XV.

« C'est un fort bel homme, dit-il, il a des yeux très vifs et paraît plus jeune qu'il n'est. »

Louis XV avait alors 57 ans. Franklin trouve Versailles splendide mais mal tenu.

« Il y a, dit-il, à Versailles comme à Paris, un prodigieux mélange de magnificence et de négligence, avec toutes les élégances, sauf celle de la propreté et de ce que nous appelons la bonne tenue. »

Peu à peu, l'ambiance française agit. Franklin, bien reçu partout, se dégèle à notre égard.

« L'accueil que nous trouvons partout, avoue-t-il, nous donne la plus haute idée de la politesse française. C'est ici un point universellement reçu qu'on doit traiter les étrangers avec respect ; on a pour un étranger les mêmes égards qu'on a en Angleterre pour une dame. »

[2] En note, le P. Martini, auteur de l'article que nous résumons, cite Fr. de Dainville, *Effectifs des Collèges et scholarité aux XVII^e et XVIII^e siècles dans le nord-est de la France* (avec cartes et diagrammes), dans *Population* (1955), p. 454-488.

Franklin, conquis, s'habille à la française. « On me dit que j'ai rajeuni de vingt ans et que j'ai l'air tout à fait galant » assure-t-il non sans complaisance.

Ce sont surtout les milieux scientifiques parisiens qui s'intéressent à lui. Il se lie avec nos économistes, le docteur Quesnay, le marquis de Mirabeau, plus tard Dupont de Nemours. Il devient, comme eux, *physiocrate*. Une fois rentré à Londres, le 8 octobre 1767, Franklin gardera une correspondance très suivie avec ses amis de France. Il revient chez nous en juin 1769. En 1772, il est heureux d'être nommé « associé étranger de l'Académie des Sciences ». Il fut, en outre, membre de l'Académie de médecine de Paris, membre de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et des Arts de Lyon, ce qui explique pourquoi, en ce 150e anniversaire, cette Académie de Lyon lui a rendu hommage, en une séance solennelle à laquelle prenait part le cardinal Gerlier. De plus les ouvrages de Franklin sont traduits, en 1773, en deux volumes qui répandent sa renommée chez nous.

Enfin, en 1776, Franklin revient en France, mais cette fois, en qualité d'ambassadeur de son pays, qui vient de proclamer son indépendance et qui est en guerre contre l'Angleterre. Il a dû passer à travers le blocus anglais. Il a débarqué en cachette à Quiberon, et Auray. Il passe de là à Nantes, d'où, à la suite d'un voyage long et difficile, il gagne Paris. Il a pour mission d'obtenir l'appui officiel de la France contre l'Angleterre. Il est fort bien reçu par Vergennes. Les négociations sont longues et délicates. Mais Franklin, déjà si connu chez nous, devient la coqueluche des salons. Il sait si bien faire, il est si simple, si modeste, si naturel, qu'il désarme toutes les préventions, même celles d'une Mme Deffand, que son amitié célèbre pour Walpole rendait anglophile. Il revoit le marquis de Mirabeau, il est reçu par l'Académie des Sciences. Un observateur français, le duc de Croy, écrit dans son journal :

> « C'était un délice d'avoir une pareille conversation avec ce respectable et beau vieillard, cet aigle créateur d'Amérique : sa simplicité, ses expressions posées, claires, énergiques et justes, étaient remarquables. »

Il avait la cote ! Il devait réussir et il réussit. Le 6 février 1778, à l'hôtel de Coislin, à Paris, le traité avec la France était signé, contre l'Angleterre. L'indépendance des U.S.A. allait sortir de là.

> « Les voilà donc, écrit de Croy, traités de nation à nation, et le Congrès bien reconnu, ainsi que l'indépendance, par la France, la première. Que de réflexions ce grand événement ne présentait-il pas ? D'abord c'était un coup cruel porté à l'Angleterre, et fort heureux pour notre commerce s'il réussissait. C'était ensuite une guerre implacable et peut-être la création d'un pays plus vaste que le nôtre... Trouvant Franklin, dans l'Œil-de-Bœuf, et le connaissant, j'allai à lui et je lui dis : « Il n'appartenait qu'à celui qui a trouvé l'électricité d'électriser les deux bouts du monde. » Ce mot fut remarqué et fit fortune. »

On mesure, dans ces lignes l'immense popularité de Franklin, dans notre pays, et le lien étroit qui, pour tous, existait entre sa réputation de savant et ses succès de diplomate. Voltaire qui vint alors à Paris, pour y mourir, reçut Franklin avec chaleur et bénit son petit-fils, William Temple, en disant :

> « Mon enfant, souvenez-vous toujours de ces deux mots : Dieu et Liberté. »

La popularité de Franklin se traduisit par une « iconographie » abondante et variée. Le portrait de Franklin envahit les demeures, se posa sur les cheminées des salons. La mode s'en mêlant, on vit sa tête sur des boîtes, des tabatières, dans des médaillons. On vendit de petits bustes en plâtre et en porcelaine. Il fit de si bons dîners qu'il en attrapa la goutte, ce qui lui donna occasion de publier un Dialogue humoristique : *Dialogue entre Franklin et la Goutte*. Elle lui démontrait que son genre de vie était seul responsable de ses souffrances. Mais il ne se sentait pas la force de renoncer à la bonne chère. Il eut, en outre, la maladie de la pierre, à partir de 1782. Il se laissa dorloter et gâter par ses belles amies françaises, Mme d'Houdetot, Mme Helvétius, Mme Brillon. Il alla jusqu'à proposer à Mme Helvétius un mariage qu'elle eut le bon sens de refuser. Il faut dire que Franklin alors avait 78 ans. Il eut la joie de voir la paix signée et son pays reconnu par l'Angleterre elle-même, en 1783. En 1785, il revenait dans son pays et il mourut paisiblement à Philadelphie, le 17 avril 1790, âgé de 84 ans et 3 mois. Il resta « libre-penseur » jusqu'au bout. On a eu raison de parler à son sujet du « mythe de Franklin », car il excita chez nous un moment d'enthousiasme qui allait contribuer à la naissance de cet événement formidable et complexe que nous appelons la *Révolution*.

VIII

Fénelon et Pierre Poiret

M. Jean Orcibal, le grand spécialiste de l'Histoire du jansénisme, traite un sujet singulièrement intéressant, dans la revue *XVIIe Siècle* d'octobre 1955, sous le titre suivant : *Une controverse sur l'Eglise d'après une correspondance inédite entre Fénelon et Pierre Poiret*.

Quiconque, en ce temps de discussions et de rapprochements ou confrontations œcuméniques, a pu lier conversation avec le protestantisme, comme cela nous est arrivé à nous-même, récemment [3], sait bien que, finalement, c'est sur la question de l'Eglise que se livre la bataille d'idées. Il n'en était pas autrement au temps de Fénelon. Cela est, en effet, dans l'essence des choses. M. Orcibal fait remarquer avant tout que les idées mystiques de Fénelon ont fait oublier parfois les autres formes de son activité et ont porté certains critiques à penser qu'il n'accordait « que peu d'importance à l'idée d'Eglise ». C'est une erreur manifeste.

Il eut, toute sa vie, le plus grand zèle pour la conversion des protestants. La position de son diocèse, aux frontières du nord, lui permettait d'être très bien informé de l'état religieux de « presque tout le nord ». Or, cet état lui paraissait effrayant. La Réforme protestante avait engendré une multitude monstrueuse de sectes, de sociétés séparées, opposées par des luttes sans fin. Par réaction, sous prétexte de paix et de tolérance mutuelle, une indifférence terrible se progageait. Une quantité crois-

[3] Dans *Catholiques, Protestants, Frères pourtant*, en 1954, et dans *Pierres d'Achoppement*, 1955, échange de lettres entre le pasteur Billiet de Zurich et L. Cristiani, Paris, Fayard.

sante de personnes « vivent sans aucune dépendance d'aucune Eglise fixe, se contentant de je ne sais quelle vague persuasion des points fondamentaux » du christianisme. On se jette dans les opinions les plus bizarres, dans la « curiosité, la présomption, le goût de la critique ». Et Fénelon, de qui est cette peinture, voit se répandre le socinianisme, tombant dans le pur déisme, dans le rationalisme, le fatalisme spinoziste, ce qui permet de traiter de « chimères ridicules » la liberté, « le péché et l'enfer ».

Tout cela dans les lettres de Fénelon. Et tout cela très instructif pour l'histoire, car un esprit aussi pénétrant que le sien a fort bien vu comment de la Réforme est sorti le libre-examen et du libre-examen, la libre-pensée.

L'immense prestige dont jouissait Fénelon dans l'empire des Lettres lui attirait cependant des consultants, dont plus d'une fois il réussit à faire des convertis. L'un des plus connus de ceux-ci fut André-Michel Ramsay. M. Orcibal nous décrit son évolution. Ce fut par lui que Fénelon, semble-t-il, connut Pierre Poiret.

Qui était donc ce personnage bien oublié de nos jours ? C'était un Français, né à Metz, en 1646, pasteur protestant à Anweiler, au duché de Deux-Ponts, mais qui s'était jeté dans la philosophie, avait adopté le cartésianisme, en le poussant jusqu'à un fidéisme chrétien. Il laissait ainsi la porte ouverte au mysticisme. Il s'était exalté en faveur d'une visionnaire, nommée Antoinette Bourignon (1616-1680), qui se disait inspirée par Dieu pour ramener le christianisme à sa pureté primitive par la suppression du culte extérieur. Et il publia les 19 volumes des œuvres de cette prophétesse, avec une *Vie* où il la comparait aux apôtres. Lancé dans cette voie, Poiret se crut appelé à réformer la religion par la haute mystique. Il publia les œuvres de Catherine de Gênes et d'Angèle de Foligno et se mit à répandre les ouvrages mystiques dans le monde protestant.

Ramsay avait vu Poiret, avant de venir auprès de Fénelon. Celui-ci le mit en garde contre les idées aventureuses du théologien de Rheinsbourg. Les arguments sont résumés par M. Orcibal dans les lignes suivantes :

« La question de l'Eglise fut dès l'abord posée par l'Ecossais (Ramsay), qui débuta par une profession d'indifférentisme. Aussitôt, Fénelon offrit de lui démontrer « qu'il n'y a aucun milieu raisonnable entre le Déisme et la Catholicité ». *A quoi servent les lois s'il n'y a pas de magistrats, à quoi bon admettre une révélation sans « quelque autorité suprême qui parle à tout moment pour l'interpréter ?* » Faute de guides, chaque homme comprendra à sa façon des textes sur lesquels les savants même ne réussissent pas à s'accorder. Comment la Réforme peut-elle « fonder sa séparation du Catholicisme », sur « l'offre de rendre » l'esprit « juge des matières qui surpassent sa capacité » ? D'ailleurs, *la clarté et « l'étendue des promesses que Jésus-Christ a faites à la hiérarchie » sont telles qu' « il faut rejeter la Bible comme une fiction, ou se soumettre à cette Eglise* »[4].

Ramsay objecta, comme on fait toujours, que « les prêtres de toutes les religions sont souvent plus corrompus ou plus ignorants que les autres hommes ». Et Fénelon, comme nous faisons encore, répliqua : qu'il ne s'agit pas des hommes, mais de l'Esprit-Saint. Ramsay se rendit. Il devint l'élève, le secrétaire, et il sera plus tard le biographe de Fénelon.

On ne peut douter, pense M. Orcibal, que ce fut sur ses indications que Fénelon adressa, sans doute en décembre 1710, une longue lettre à la communauté de Rheinsbourg, que dirigeait Poiret. Cette lettre n'existe plus qu'en traduction anglaise, et M. Orcibal la donne in-extenso, dans cette langue.

Fénelon y aborde très adroitement le problème central. Il félicite ses « chers frères » de Rheinsbourg d'avoir horreur de l'hérésie et du schisme, de s'adonner à l'oraison et aux voies mystiques. Et tout de suite, il les met en face du grand devoir de l'unité chrétienne. « La Nation des justes, dit-il, est obéissance et amour »[5]. Il ne s'agit pas de disputer ,mais de se mettre à l'écoute humble et confiante du Christ.

Or, en premier lieu, M. Poiret a tort de croire que l'Eglise condamne ou tient à distance les contemplatifs. Quel respect n'a-t-elle pas, au contraire, pour les écrits de Ste Catherine de Gênes, de Ste Thérèse, de S. Jean de la Croix et de S. François de Sales, qu'elle a solennellement approuvés ! On ne peut pas nommer un seul spirituel qui ait été chassé de l'Eglise, à la seule condition qu'il soit paisible, silencieux, modeste, docile, moral, obéissant envers ses supérieurs légitimes. Mais l'Eglise a horreur, non sans raison, de ces esprits inquiets, dont la spiritualité tourne si aisément à la licence charnelle.

M. Poiret pense que pourvu qu'on adore Dieu en esprit et vérité, il n'y a pas lieu de quitter la société visible à laquelle on appartient, car cela importe peu. Mais que dirait-il s'il se trouvait dans une société d'Ariens, de Sociniens, de Quakers et d'Enthousiastes, étant né là ? Doit-on rester dans la société où le hasard a fait naître, sans chercher la véritable Eglise ? Le choix des parents d'une secte doit-il lier leurs enfants à perpétuité ? Et si l'on n'a aucun regard pour l'autorité de l'Eglise catholique, comment pourra-t-on en avoir pour tant d'Eglises d'une autorité bien inférieure ?

« Bien que nés dans une autre société, vous ne devez pas croire que l'Eglise catholique est votre ennemie. Pas le moins du monde, car elle vous désire, bien qu'éloignés d'elle. Elle attend. Elle vous invite et vous aime et vous embrasse avec une affection maternelle. »

Et Fénelon entre dans la pensée de ses destinataires : vous voulez, leur dit-il en substance, la réforme de l'Eglise. C'est excellent. Travaillons-y ensemble. Mais la première réforme à faire, c'est de nous unir, de mettre fin aux discordes, aux schismes, de nous mettre à l'école des anciens Pères qui, tous, unanimement, ont professé la religion catholique.

Et Fénelon poursuit longuement et charitablement son exhortation, qui, d'un bout à l'autre, est très émouvante. Voici les dernières lignes de sa lettre, que, malheureusement, nous sommes con-

[4] C'est moi, naturellement, qui souligne les passages les plus décisifs. Ce sont justement les arguments classiques.

[5] Citation d'Eccli, III, 1.

traints de retraduire en français, alors que l'original français nous serait si précieux :

« Cédons donc, chers frères, cédons quelque chose à la paix et à l'unité. Si une âme sincère a des opinions particulières, qu'elle les offre à Dieu dans la prière et le silence, en se déclarant toujours disposée à les abandonner, à les dépasser et même à les rejeter, ainsi que toutes ses interprétations, activités, idées et conceptions des choses les plus divines, si les préceptes de la sainte obéissance l'exigent. Tel est le vrai renoncement à notre jugement propre, telle est l'abnégation spirituelle et intérieure, qui plus que toute autre chose réduit et crucifie le vieil homme. Soumettons notre interprétation privée à cette vénérable autorité de l'ancienne Eglise sur les conseils de laquelle le Christ a, jusqu'à ce jour, si bien présidé que, nonobstant les imperfections des hommes, rien n'a jamais été défini qui ne favorise la plus pure doctrine du christianisme et à laquelle tant de saints personnages, hommes et femmes, contemplatifs, ermites, pères et innombrables mystiques de l'ordre le plus élevé, ont accordé une filiale obéissence. » « Adieu. Que la paix soit parmi vous que j'aime de toute mon âme. »

Poiret ne se laissa pas convaincre. Mais nous pouvons bien conclure, avec M. Orcibal :

« Cette correspondance fait ressortir l'importance capitale que l'archevêque attachait à l'idée d'Eglise. »

IX

Encore le virus

Dans une précédente causerie, nous avons parlé de la récente « expérience de Berkeley » qui a abouti à la reconstitution du virus de la mosaïque du tabac. Le R. P. Bosio, dans la *Civiltà cattolica* a très bien mis au point la signification exacte de cette remarquable performance. Son article a été traduit en français et publié dans l'édition française de l'*Osservatore romano* du 10 février.

Le P. Bosio cite la conclusion triomphale d'un journal de gauche *L'Unità*, du 29 octobre 1955. Le professeur Giua y intitulait son article : *Une substance vivante reconstituée en laboratoire.* Et il déclarait sans ambages que cette découverte avait « comme on le comprend, une importance également dans le domaine philosophique, car elle constitue un nouveau coup aux théories *créationistes* sur l'origine du monde et de la vie. »

Voici, sur ce point, le texte même du professeur Giua :

« A la suite de cette découverte tombe toute barrière opposée à la science au sujet de la possibilité de créer artificiellement la vie organique. C'est une voie ouverte vers la solution du problème de la vie, voire, mieux, de la *chimiogenèse*, c'est-à-dire de l'influence décisive des facteurs chimiques sur l'origine de la vie. »

Très justement, le P. Bosio dénonce un tel langage comme un tissu d'exagérations. Il fait observer que les deux savants américains de Berkeley ont *recomposé* mais nullement *produit* la macromolécule du virus. Ils ne sont pas partis de l'inorganique pour fabriquer de l'organique. Ils ont scindé une substance organique en éléments plus simples mais toujours organiques : molécules de protéine et d'acide nucléique, qu'aucun chimiste n'a jamais pu fabriquer en laboratoire, et, finalement, ils ont provoqué la recombinaison de ces deux substances.

D'autre part, cette réussite ne résout absolument pas le problème de savoir si les virus sont des êtres vivants ou des déchets d'êtres vivants, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Et le P. Bosio cite l'exemple frappant du virus de l'influenza. Quand il a pénétré dans une cellule sensible, il disparaît pendant 5 ou 6 heures. A sa place, on trouve d'autres particules plus petites, mais nullement infectieuses. Au bout de 5 ou 6 heures de *latence*, les corps viraux bien connus apparaissent avec leur redoutable pouvoir d'agglutiner les hématies et de provoquer ainsi l'influenza.

« En raison de ces faits ainsi que d'autres, écrit le P. Bosio, les savants admettent que la particule virale, pénétrée dans une cellule sensible, se fragmente en un nombre élevé de sous-unités (200 à 500), dont chacune reconstitue ensuite le virus au détriment de la cellule qui l'abrite. »

Si donc on admet que le virus est un être vivant, il faut admettre aussi « que la véritable unité vivante n'est pas dans cette macromolécule, mais dans chacun des fragments entre lesquels elle se divise quand elle pénètre dans une cellule sensible ». Et beaucoup de savants hésitent à admettre une telle conclusion. Ils sont donc toujours partagés en deux camps. Les uns estiment que les virus sont des corps vivants, qui représentent les formes « pré-cellulaires » de la vie. Les autres pensent que les virus sont les derniers stades de la dégénérescence d'organismes plus élevés, probablement des bactéries. Et c'est ce que nous avons appelé plus haut « des déchets de la vie ». Les virus seraient donc comparables aux *enzymes*, voire aux *vitamines*, qui ne sont aucunement des êtres vivants, mais qui sont des produits de la vie.

Quand donc peut-on dire : *la vie est là ?* Les savants sont à peu près unanimes à dire que les êtres vivants sont ceux *qui se nourrissent par intussuception, qui se reproduisent, qui sont « irritables »*, c'est-à-dire enclins à réagir sous les excitations externes, *qui vieillissent et qui meurent.*

Or, dans les virus-protéines reconstitués jusqu'ici, on ne retrouve avec certitude *aucune* de ces caractéristiques. En effet, d'après les expériences faites, *ce n'est pas le virus qui se reproduit lui-même et par le fait même se multiplie*, mais c'est la cellule envahie qui fabrique de nouvelles particules virales jusqu'à épuisement de ses réserves de protéine et surtout d'acide nucléique.

Il semble donc que l'on se trouve tout simplement en face d'une réaction chimique, tout comme dans le cas des *enzymes*. Il est donc permis de se rattacher à l'opinion de Stanley — celui qui a découvert le virus du tabac — et de nombreux autres, suivant lesquels les virus-protéines ne sont pas des organismes vivants, mais des produits complexes de la vie. Le professeur Giua s'est donc livré à une affirmation hâtive en déclarant tombée « toute barrière opposée à la science au sujet de la possibilité de créer artificiellement la vie organique. »

Et le P. Bosio, lui, conclut nettement :

« C'est plutôt le contraire qui est vrai : cette découverte fait s'écrouler la passerelle qui avait été jetée entre les deux rives, en considérant les virus-protéines comme des organismes rudimentaires, à mi-chemin entre les substances inanimées et les corps vivants. La découverte constitue un *nouveau coup* qui atteint non pas les *théories créationistes*, mais toutes les théories qui,

d'une manière ou d'une autre, proclament comblé, ou pouvant l'être artificiellement, l'abîme qui sépare le règne de la vie du règne minéral. »

X

Action catholique et Missions

Dans le *Bulletin de la Société des Missions étrangères de Paris*, de mars 1956, le P. H. Prouvost nous emmène au Cameroun, pour nous parler de *l'Action catholique dans les Missions*. On sait combien actif et fructueux l'apostolat catholique se révèle actuellement au Cameroun et en général en Afrique française, belge ou anglaise. Tout récemment un livre palpitant d'intérêt, rédigé par le R. P. Paul Bernier, des Pères du Saint-Esprit, a essayé de dire, par des peintures prises sur le vif, ce qu'est cet apostolat [6].

Le P. Prouvost, lui, résume des conférences données au Cameroun, récemment, sur l'Action catholique et son rôle en pays de mission.

Rappelons, après lui, que le Cameroun compte actuellement 3.326.000 habitants, sur lesquels 576.000 catholiques et plus de 100.000 catéchumènes. Le pays est desservi par 287 missionnaires européens et 86 prêtres indigènes. L'abbé Noddings, du diocèse de Lille fut prêté, il y a deux ans, à Mgr Bonneau, supérieur de la mission de Douala au Cameroun, pour y implanter l'Action catholique.

Première conférence : L'abbé Noddings démontre que l'A. C. s'identifie avec la *vie chrétienne*. Il faut se rappeler qu'au Cameroun, on a été obligé de « baptiser à bon compte », pour répondre aux désirs des foules. Il suffisait de savoir son catéchisme par cœur et d'assister aux offices. Mais il va de soi que le sens chrétien n'était pas parfait, et que les catéchistes eux-mêmes n'étaient pas toujours de vrais témoins de ce qu'ils enseignaient ! La tâche de l'A. C. est donc de mettre en marche une initiation à la vie chrétienne, tout en rendant *la vie possible* pour les baptisés, en face des pressions venant : *a*) des coutumes païennes ; *b*) de la laïcisation administrative ; *c*) du paganisme de couleur communiste. Il s'agit donc de créer des foyers vraiment chrétiens. Un Africain disait à un missionnaire : « Vous autres, vous êtes l'Eglise du dedans, nous autres, l'Eglise du dehors ». Ainsi parlait, il y a mille ans, un Charlemagne ! Il s'agit donc d'instaurer un sens chrétien, un esprit apostolique, dans lequel seront résolus, chacun à leur tour, les problèmes sociaux et familiaux qui se présenteront. Pas de solutions toutes faites, mais un « esprit » apte à les faire naître, selon les besoins.

« Il ne s'agit pas tant de former des laïcs vraiment chrétiens que de créer une organisation laïque chrétienne, partout présente dans les communes, les assemblées, l'enseignement, les syndicats, les partis politiques. »

Et il va de soi que l'A. C. pour cela s'adresse autant aux femmes qu'aux hommes. Sans les femmes, pas de foyers chrétiens. Enfin, il faut tâcher d'atteindre les milieux européens. C'est capital, vu leur place dans le pays.

Deuxième conférence : L'abbé Noddings rendit compte de ses efforts pour lancer le mouvement d'A. C. à Douala. Il prit contact d'abord avec les « évolués » de Douala. Puis il partit en province. Il essaya de créer de petits groupes ici et là, puis de les relier en une organisation de l'Eglise dans le pays entier et d'installer des responsables dans les groupes pour maintenir les liaisons. Pour cela, il lui fallut comprendre les Africains, lui qui venait de Lille, les interroger, connaître leurs problèmes, et leurs besoins. Mais au lieu de se référer d'abord à la vie cultuelle, aux sacrements, à la pratique religieuse, il cherchait à les faire songer à ce que Dieu pouvait penser de telle ou telle de leurs attitudes dans la vie courante et à ce qu'il attendait d'eux en de pareilles occasions. Peu à peu, sur leur demande, il fit des réunions, en les poussant à s'imprégner de charité chrétienne. C'était du nouveau pour eux. Et il concluait sa conférence en disant aux missionnaires qui l'écoutaient :

« Nous devons aller au-devant d'eux, nous rendre attentifs à leur vie concrète, partir des faits, ne pas nous intéresser d'abord à leur vie cultuelle, mais à leur vie humaine, africaine, et cela dans un esprit de profonde sympathie.

« Il faut ensuite les amener à dire eux-mêmes leurs difficultés, pour qu'ils ne restent pas les instinctifs qu'ils sont, mais les conduire à prendre conscience de leur christianisme et à tout faire à la lumière de la foi.

« Enfin, il faut leur faire découvrir ce que doit être une véritable communauté de vie chrétienne Et tout cela par la méthode classique : voir, juger, agir. »

Troisième conférence : Elle porte sur ce thème : *Le Prêtre, éducateur de militants*. Le contact a été pris. Les jeunes ont parlé, se sont groupés, ont commencé à comprendre. Ce n'est qu'un début. La dernière étape sera d'arriver à l'A. C. proprement dite, avec ses cadres, ses méthodes, son organisation.

Cadres : Chercher des militants, tâche facile à Douala, difficile en brousse. Dénicher chaque fois un responsable, agréé par le curé, et disposé à agir. Les jeunes auraient volontiers accepté que l'abbé leur fît des cours. Mais ce n'est pas par des cours qu'on forme des militants. Dans un cours, même suivi avec grand intérêt, on reste passif. Les militants sont par essence en activité.

Méthodes : Il s'agit de n'avoir en vue que des problèmes bien africains, mariage, dot, travail, nourriture, etc... Il faut savoir ce que font les païens. Que doivent faire les chrétiens, en face des mêmes problèmes ?

Organisation : Elle ne doit venir qu'en dernier lieu. Ce serait une erreur de commencer par lancer une organisation avant d'avoir préparé les esprits. Il faut donc arriver graduellement à créer une mentalité chrétienne. Autrement, on risquerait de voir dévier le mouvement vers la politique, surtout au Cameroun.

Dans une ville comme Douala, les résultats obtenus ont été plus rapides et plus complets. Dans la brousse, la pression du clan est bien plus forte et elle paralyse les courages et les initiatives.

En terminant, le conférencier a montré avec force le rôle dévolu aux religieuses missionnaires, en raison de l'importance de l'influence de la femme dans la rénovation de la famille. Les premiers cadres d'action catholique féminine ont été trouvés

[6] *Un Missionnaire*, Editions France-Empire, Paris.

naturellement dans la Légion de Marie, que certaines jeunes filles ont quittées pour se consacrer à la J. O. C.

Le but que s'était fixé l'abbé Noddings, au Cameroun, était de donner aux jeunes le sens d'une vie chrétienne qui ne serait pas limitée à la vie cultuelle. Il s'agit d'obliger les jeunes à se dépasser sans cesse, à éviter la sclérose. Le rôle de l'aumônier reste capital, en tant qu'animateur, même lorsque le mouvement a été bien organisé et que les laïcs ont compris qu'ils sont, eux, les responsables.

« On arrive ainsi au *tandem* (sacerdoce et laïcat) pour éviter les déviations possibles et pour que les jeunes agissent non pas n'importe comment, mais en véritables apôtres. Le rôle de la mission, en effet (on le répète de plus en plus aujourd'hui) est... de planter l'Eglise avec sa hiérarchie, son clergé et son laïcat indigène. »

Quand on songe à ce que deviennent les chrétientés, de nos jours, sous la pression des nationalistes impatients d'aboutir à l'indépendance, on comprend la nécessité d'une puissante implantation de l'Eglise, par la préparation d'un clergé et d'un laïcat indigènes. Les toutes récentes mesures par lesquelles Rome a établi, en Afrique, la hiérarchie catholique, sur des bases nouvelles, n'ont pas d'autre but.

XI

Un évêque de la liturgie : Mgr Harscouët

Dans *Nouvelles de Chrétienté*, du 2 mars 1956, est évoquée la mémoire de Mgr Harscouët, évêque de Chartres, l'un des évêques qui ont le plus travaillé à la restauration liturgique, en France.

Raoul Harscouët naquit à Saint-Brieuc, en 1874. Il connut, à Rome, au cours de ses études, le futur Pie XII. Rentré en France, il fut d'abord directeur au Grand Séminaire de son diocèse. Dès lors, son enseignement révélait deux traits principaux : le culte de la Vierge Marie, l'attention aux richesses de la liturgie. Après avoir été grand-vicaire d'Annecy, il devint le 21 juin 1926, évêque de Chartres. Il allait régir l'Eglise de Chartres durant 28 ans. On a de lui 60 lettres pastorales. Sous son épiscopat, la cathédrale de Chartres est redevenue un centre marial national. Le désir de Charles Péguy fut réalisé. Sur les pas du grand poète, toute une jeunesse prend chaque année le chemin de Chartres. Une prophétie du cardinal Pie, originaire du diocèse de Chartres, se trouve vérifiée :

« Chartres, a-t-il dit, redeviendra plus que jamais le centre de la dévotion à Marie en Occident ; on y affluera comme autrefois de tous les points du monde. »

Mgr Harscouët avait eu, depuis son plus jeune âge, le culte de Marie. A Chartres, il put donner, dans ce domaine, toute sa mesure. Il se fit l'apôtre du culte marial dans le monde, et devint tout naturellement le Président-Fondateur du Comité national marial. Ce Comité organisa et tint des Congrès en l'honneur de la Vierge d'abord à Chartres, en 1927, puis à Lourdes, en 1930 ; à Boulogne, en 1934 ; à Laon-Liesse en 1938 ; à Grenoble, en 1946 ; à Rennes, en 1950 ; à Lyon, en 1954. Et déjà, l'infatigable apôtre de Marie avait pris date, **avant de mourir, avec Lourdes, pour le centenaire des apparitions, en 1958.**

A cette activité mariale, M. July, député d'Eure-et-Loir, a rendu hommage dans les termes suivants :

« Chartres a connu de grands évêques : ce n'est en desservir aucun de dire ceci : aucun successeur de S. Fulbert n'avait montré cette volonté inlassable de faire rayonner par le monde entier le sanctuaire marial... Si Notre-Dame de Chartres reçoit des pèlerins, par multitudes, de tous les points de l'univers, si elle apparaît comme le haut-lieu d'un renouveau, j'affirme qu'elle le doit, pour une bonne part, à cet autre pèlerin du voyage, de la plume et de la parole — son pontife pendant plus d'un quart de siècle — qu'elle aussi a envoyé en tant de pays comme son zélateur au zèle infatigable. »

Cet éloge d'un ministre de la République est adressé à un évêque aussi traditionnaliste qu'il est possible de l'être. Mgr Harscouët, par ses origines familiales, par son éducation, par son choix personnel, était tout ce qu'il y a de plus « vieille France ». Il ne faisait pas parade de sa noblesse, pas plus que le cardinal Richard, de Paris, dont bien peu ont su qu'il était un *de la Vergne*. Il était, lui, *comte Harscouët de Keringant*. De sa mère, tous ceux qui l'ont approchée ont dit qu'elle était une sainte. Quant à son père, Mgr Serrand, évêque de Saint-Brieuc, l'a décrit ainsi :

« Grand et demeuré droit comme un jeune homme jusqu'à ses derniers jours, bien qu'il soit mort à 90 ans, il était la dignité et la noblesse même. Sa vie était régulière comme celle d'un séminariste et, comme elle, partagée entre le travail et la piété... Quels services n'a-t-il pas rendu à notre enseignement libre, comme Président de la Société civile des écoles libres, tenant lui-même les écritures et de quelle manière impeccable ! Ses dernières semaines furent d'une grandeur qui rappelait la fin des patriarches de l'Ancienne Loi. »

Mgr Harscouët ne cachait pas son « attachement à la famille royale ». Par la chapelle Saint-Louis de Dreux, qui était de son diocèse, il fut en relations avec le duc d'Orléans, le duc de Guise, la reine Amélie de Portugal, le comte de Paris. Il en était heureux et ce fut pour lui une joie de baptiser le prince Henri. Mais ces liens affectifs à l'égard d'un très grand passé français ne l'empêchèrent jamais de se montrer d'une parfaite loyauté à l'égard du gouvernement établi et l'on en eut la preuve au jour où lui fut si solennellement remise la Croix de la Légion d'honneur. Il ne pouvait, du reste, que se montrer fidèle à la belle devise de ses armes : « *Enor ha Frankiz* — Honneur et Franchise » ! Signalons que ce fut lui qui introduisit, en cour de Rome, en vue de la canonisation, la cause du célèbre général de Sonis. Chaque année, il présidait la manifestation faite en son honneur sur le champ de bataille de Loigny.

Mais son amour passionné de la France ne l'empêcha pas d'accepter « l'installation du Séminaire allemand, au cours de la dernière guerre, aux portes de Chartres ». On lui en garda en Allemagne une grande reconnaissance, qui se manifesta par la présence de Mgr l'évêque de Munster, en Westphalie, à ses obsèques.

Détail touchant et qui est à retenir, Mgr Harscouët se regardait comme un « miraculé de N.-D. de Chartres ». En effet, à l'âge de 3 ans, le petit Raoul, étant tombé gravement malade, fut mira-

culeusement guéri par l'intercession de la Madone de Chartres. Bien avant de pouvoir penser qu'il serait un jour évêque de Chartres, il avait fait broder sur la chasuble de sa première messe, l'image de N.-D. de Sous-Terre, en souvenir reconnaissant de la faveur obtenue en son jeune âge et dont sa famille n'avait jamais oublié les détails.

Il est souverainement juste de remarquer que ce grand traditionnaliste fut un grand initiateur. Mgr Gaudron, évêque d'Evreux, prononçant son éloge funèbre, dans la cathédrale de Chartres, le 26 novembre 1954, a pu dire de lui :

« En liturgie, tout le monde le reconnaît, Mgr Harscouët a été un précurseur, un animateur, un réalisateur, un maître. »

Et l'on a vu ainsi se renouveler en lui une constante de l'histoire : « Ce sont les esprits les plus fermement attachés à la tradition, laquelle est vie puisqu'elle est durée, qui engagent le plus efficacement l'avenir. »

XII

Le chanoine Thellier de Poncheville

C'est aussi avec une profonde émotion que nous rendrons ici hommage à cet apôtre infatigable que fut le chanoine Thellier de Poncheville. Tous, ou presque tous, nous l'avons connu, entendu, admiré, applaudi. Depuis plus de cinquante ans, il sillonnait la France entière, donnant des sermons, des retraites, faisant des conférences, prodiguant une parole toujours éloquente, facile sans être banale, chaleureuse sans cesser d'être lumineuse et sans devenir sentimentale. Il a eu la mort qu'il pouvait désirer, car il est mort à l'autel, il est mort en disant la messe, alors qu'il avait consacré principalement sa vie à la sanctification du clergé.

Le recueil que nous venons de citer, au sujet de Mgr Harscouët, nous apporte de curieux détails sur le passé de sa famille. Il était le dernier descendant d'une lignée provinciale, qui disparaît avec lui. Par une coïncidence étonnante, ce fut un membre de la famille Pétain, qui sauva cette famille, au prix de sa vie, en 1794. Les Thellier avaient pris part, en effet, à ce magnifique mouvement qu'on a appelé « la Petite Vendée de l'Artois ». Ils en étaient les animateurs et les chefs et tous y laissèrent leur vie, à l'exception d'un seul que François Pétain réussit à faire évader. Cet acte « d'incivisme » et de « trahison » valut la mort à François Pétain. Neuf autres Pétain furent emprisonnés à cette époque. Parmi eux se trouvait un prêtre, l'abbé Pétain, curé de Berlencourt.

Ainsi donc le dernier des Poncheville, aumônier militaire incomparable, d'une bravoure et d'un dévouement à qui tous ont rendu hommage, a servi sous les ordres du plus illustre représentant de cette famille, qui, en 1794, avait combattu pour la foi, sous le commandement des Poncheville !

Ce nom restera dans nos cœurs, comme celui d'un des prêtres les plus exemplaires de notre pays !

L. CRISTIANI.

★★★

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Jérôme CARCOPINO, de l'Académie française. — **Le Mystère d'un symbole chrétien.** — In-16 d 92 p., 450 f. — Paris, Fayard, 1955.

Le symbole dont il s'agit est l'*ascia*, une hachett au fer courbe qu'un manche de bois plutôt court sé pare du marteau opposé à son tranchant. Il peut êtr identifié avec l'herminette du charpentier ou du ton-nelier, appelé aussi aisseau ou aissette, noms qui dé rivent d'ailleurs du mot *ascia*.

On constate sa présence sur un millier d'inscrip tions romaines, païennes ou chrétiennes, soit en figur soit en nom ou sous tous les deux ; son aire d'exis tence va de l'Angleterre à l'Afrique et de la Rouma nie à l'Espagne, mais avec une nette prédominanc dans les Gaules et tout spécialement dans la région d Lyon. Toute la difficulté consiste à définir les croyan ces dont ce signe était l'expression et il faut croir que cette difficulté est grande puisque près de quatr cent savants en ont déjà cherché la solution sans d'ail leurs y parvenir.

M. Carcopino ne s'est pas laissé arrêter par tant d'é checs et avec sa science d'archéologue bien connue i essaie de donner ici une explication acceptable d l'énigme.

L'antiquité de ce symbole à qui tout le monde re connaît un sens religieux et son aire d'expansion per mettraient d'attribuer son origine au pythagorisme : o sait en effet combien l'enseignement des druides étai imprégné de cette doctrine ; d'ailleurs en même temp que l'*ascia* on voit figurer sur les monuments la lettr grecque upsilon, autre symbole pythagoricien. L'*asci* serait alors l'image de la discipline morale obligatoir ici-bas pour libérer l'homme des servitudes naturelle et l'élever jusqu'à la divinité pour être récompensé pa la béatitude céleste.

Chez les Esséniens qui portaient l'*ascia* à la cein ture et dont l'usage était imposé dans certains cas elle représente le logos, la raison divine, cette sorte d hachette qui fait voler en éclats les passions comm celle du charpentier pour le bois ; qui tranche dans l vif de l'erreur comme celle du bûcheron qui élague le arbres et coupe les mauvaises branches.

Chez les Latins, fidèles d'Isis, de Diane, de Cybèle de Mithra et autres, elle exprimerait, d'après les tex tes qu'elle orne, la survie céleste au sein de l'unit divine que promettait le pythagorisme.

De la symbolique des païens, l'*ascia* est passée a christianisme ; elle s'est muée, selon l'avis de l'A., e une image de la croix et cela en raison des condition d'existence imposées aux Eglises de Lyon et de Vienn par la persécution de 177-178. Il s'agissait alors d'évo quer la croix sans la dévoiler aux ennemis ; ainsi s constitua une galerie de symboles tels que le T, l mât des navires, l'ancre, dans laquelle vint s'insére également l'*ascia*. C'est S. Irénée qui l'éleva à cett dignité de *crux dissimulata* comme il y aurait déj élevé la charrue dans le carré magique auquel M Carcopino a également consacré une étude antérieur Et ce symbolisme, l'illustre évêque de Lyon l'aurai puisé dans S. Justin et se serait empressé de l'adop ter, car l'*ascia* devenait le trait d'union entre l'évêqu et les païens à convertir ou le signe de réconciliation de l'Eglise avec les dissidents.

Cette explication sera-t-elle définitive et acceptée pa tout le monde ? En tout cas, il faut reconnaître qu'ell repose sur une argumentation solide et serrée.

R. JANIN, A. A. — Les Eglises orientales et les rites orientaux. 4e édition, revue et remaniée. — In-8 de 548 p., avec carte, tableaux statistiques et gravures hors texte, 1.200 fr. — Paris, Letouzey, 1956.

La première édition date de 1922. Depuis lors les changements survenus en Orient ont imposé en 1925 et 1935 des mises au point nécessaires. La seconde guerre mondiale, la mainmise des Soviets sur les états satellites, les progrès du communisme ont rendu nécessaire une nouvelle édition.

Après une introduction sur la formation des Eglises orientales et leurs différents rites, l'auteur aborde en détail l'histoire particulière de chacune des Eglises dites orthodoxes et qui ne reconnaissent pas l'autorité du Pape. Il nous dit brièvement leur histoire, leur organisation actuelle, le clergé, l'état religieux des fidèles. On trouvera en particulier pour la Russie la situation religieuse et politique de l'Eglise dit Nationale vis-à-vis du gouvernement des Soviets. Certains renseignements seraient peut-être à modifier d'après la publication de la Présidence du Conseil, *Notes et Etudes Documentaires* no 1931, « Le Problème religieux en U.R.S.S. » (octobre 1954). Une seconde partie de l'ouvrage expose l'histoire et l'organisation des catholiques de rite byzantin, Eglises melkite catholique, ruthène, roumaine, etc. Les rites arméniens, qu'ils soient grégoriens, c'est-à-dire dissidents ou catholiques, les rites syriens ou chaldéens ne sont pas oubliés.

L'auteur, admirablement informé, est cependant toujours discret. Il n'ignore pas la susceptibilité de certains et par exemple, s'il n'hésite pas à dire que pendant de longs siècles les Maronites ont été monothélites, il expose la thèse contraire des écrivains libanais avec une discrétion louable qui ne peut froisser personne.

En résumé on doit accueillir avec faveur cette nouvelle édition des Eglises orientales et Rites orientaux du R. P. Janin, consulteur de la Congrégation *Pro Ecclesia Orientali*. On y trouvera commodément résumées toutes les questions concernant les rites, les doctrines, l'histoire et l'organisation des diverses Eglises orientales, catholiques et dissidentes. Entièrement revu, soigneusement mis à jour des plus récentes transformations, ce nouveau livre contribuera à mieux faire connaître et par conséquent à mieux faire aimer ces chrétientés si proches de nous et pourtant parfois trop ignorées.

A. Vincent.

Pierre RONDOT. — Les Chrétiens d'Orient. — In-8 de 333 p., 4 cartes ; 8 figures h.-t. (Cahiers de l'Afrique et de l'Asie). — Paris, Peyronnet, 1955.

Il est évident que l'auteur, M. Pierre Rondot, connaît bien le Proche-Orient. Il l'a parcouru en tous sens, il s'est entretenu avec des personnalités chrétiennes et musulmanes et, de ce fait, il est à même d'apprendre à ses lecteurs ce que sont les communautés chrétiennes d'Orient, leur histoire, leur évolution et leur état présent. Son livre est écrit avec sympathie. On pourra douter cependant qu'il ait parfaitement compris le véritable esprit de l'Islam à l'égard du Christianisme. Mais c'est là un point sur lequel il conviendra de revenir.

La première partie s'intitule *Mosaïque chrétienne dans l'Orient*. L'auteur visite en simple promeneur quelques-uns des centres les plus caractéristiques du peuplement chrétien, Maloula où la population, les femmes surtout, parle encore le syriaque, araméen légèrement évolué, les quartiers chrétiens d'Alep ou de Damas, les Eglises dispersées, véritables fossiles qui ne savent même plus pour quelles raisons elles se sont séparées de Rome, et qui seraient bien incapables d'expliquer les formules auxquelles elles s'accrochent désespérément. Nous avons là des divergences religieuses qui se basent souvent sur des oppositions politiques. L'hérésie n'a fait le plus souvent que confirmer les dissidences, cristalliser les inimitiés et délimiter les influences des antiques tribus. Sans doute, ces particularismes orientaux ont conservé des autonomies chrétiennes, mais en bien des cas, en les séparant de l'Occident, et surtout de l'Occident romain, ces particularismes ont anémié ces églises. A l'heure actuelle elles ne reprennent vie que dans la mesure où elles se soumettent aux influences théologiques, canoniques et disciplinaires de Rome. Ajoutons : sous la forte main du cardinal Tisserant et avec l'aide d'éducateurs français [1].

P. 66, l'auteur aurait dû protester avec énergie contre la prétendue apparition du feu sacré, au soir du Jeudi saint, dans la basilique du Saint-Sépulcre. Il y a là, de la part du patriarche et du clergé orthodoxes, un véritable sacrilège suivi de scènes contre lesquelles on ne saurait trop s'élever. Le P. Janin, à juste raison, n'a pas manqué de le faire.

La seconde partie a pour titre : *Chrétienté, Islam, Arabisme*. Ces chrétientés orientales sont en contact avec l'Islam. L'auteur défini bien la réalité : « Elle est faite parfois de violences, plus fréquemment de compromis. La communauté dans le cadre oriental, la fréquente identité de race, de langue et d'état social, les intérêts économiques partagés... ont exercé des influences diverses et parfois opposées. Des initiatives spontanées ou des accords tacites ont souvent provoqué l'association active des chrétiens et des musulmans. D'autres fois ce sont des facteurs d'incompréhension et de choc qui l'ont emporté. »

On ne saurait mieux dire, mais il ne faut pas oublier ce fait fondamental, c'est qu'il y a et qu'il y aura toujours de la part de l'Islam un parti-pris d'humiliation à l'égard des gens du livre (chrétiens et juifs).

M. Rondot cite le pacte d'Omar, c'est-à-dire les conditions imposées aux Syriens en 635, mais ce traité souligne déjà un raidissement de l'Islam à l'égard des chrétiens. Pour bien marquer que ce n'était pas là l'esprit de l'Islam primitif, il aurait fallu citer le traité conclu par le Prophète avec les Nedjanites et qui est autrement tolérant et large d'esprit. Depuis lors les jurisconsultes musulmans n'ont cessé d'accentuer ce raidissement, et il est entré tellement dans les mœurs qu'à l'heure actuelle on le constate dans tout l'Islam, depuis le Maroc jusque dans le Pakistan ; la xénophobie qui s'exerce aujourd'hui et plus particulièrement en Egypte en est la preuve. L'auteur le constate lui-même (p. 79). Dans ces conditions on comprend difficilement l'attitude d'un certain nombre de jeunes chrétiens de langue arabe, soit à l'égard des musulmans, soit à l'égard des chrétiens occidentaux qui depuis des siècles s'étaient toujours montrés leurs défenseurs naturels.

Sans aucun doute, les écrivains arabes de religion chrétienne ont plus que tous autres contribué à la renaissance de l'arabe classique, ce n'est pas une raison pour les Libanais de se déclarer arabes, ou à l'O.N.U. de voter contre la France. C'est oublier le passé de l'Islam et de la Chrétienté et l'avenir qui reste toujours à la merci de quelque fanatique [2]. On comprend com-

[1] Un détail : les Bénédictins français ont abandonné leur petit séminaire de Jérusalem (p. 53) et leur maison d'Abou-Ghosh. Ils ont été remplacés par des Assomptionnistes.

[2] L'auteur cite lui-même ce cas (p. 127) : « Le général Weygand avait institué en 1925 un Tribunal des Conflits destiné à statuer sur les conflits d'attribution élevés entre les tribunaux confessionnels, relevant de communautés différentes... Non pas dans le seul intérêt des parties, mais principalement dans le but social d'éviter des luttes entre les diverses confessions. Le premier cas typique jugé en 1925, concerne un Maronite marié selon ce rite et condamné par un tribunal maronite au versement d'une pension alimentaire ; passé à l'Islam il est aussitôt dispensé de cette charge par jugement d'un tribunal musulman. Le Tribunal des Conflits décide cependant la seule exécution du jugement maronite, attendu que l'intéressé avait voulu manifestement profiter de son changement de religion pour se soustraire à une obligation à laquelle il était tenu. » La presse française nous a appris, il y a

ment, dans ces conditions, le patriarche des Grecs Catholiques, S. B. Mgr Maximos IV Sayegh, ancien élève du Séminaire de Sainte-Anne, a protesté contre la prétention des musulmans de Syrie de faire déclarer l'Islam religion d'Etat : « Qui dit religion d'Etat, observe avec justesse l'éminent prélat, dit une certaine discrimination entre Musulmans et non-Musulmans... Ceux-ci seraient soumis à des obligations que chacun connaît, et que nul n'a d'intérêt à énumérer étant donné les prescriptions auxquelles les *dhimi* (protégés, chrétiens et juifs) sont astreints » (1950).

On voit par là l'imprudence que manifestent ces chrétiens de langue arabe, lorsqu'ils se livrent à une propagande effrénée en faveur d'un empire arabe, en grande majorité musulman et dans lequel ils seraient bientôt submergés. Rappelons quelques exemples : le massacre des Assyriens chrétiens en 1937, les incidents de Nazareth et de Suez en 1954, le récent pamphlet anti-chrétien *Moslem Lebanon to day* publié à Beyrouth, qui en sont la preuve.

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à l'état présent et à l'avenir des chrétiens d'Orient dans le monde. M. R. donne ici une idée juste de l'étroitesse de vues de certaines communautés orientales. « Plus original encore est le partage des fonctions publiques opéré au Liban selon l'importance numérique des divers groupes religieux. Il s'agit d'une véritable division de l'Etat en *fiefs ou bénéfices* [3] répartis une fois pour toutes entre les diverses communautés. Toute l'ingéniosité, tout le talent des hommes publics et des hauts fonctionnaires doit, pour maintenir en équilibre cet étrange édifice, s'épuiser en une arithmétique stérile, sans espoir d'une solution qui satisfasse chacun. En effet, on touche ici à l'absurde. Si tel poste de directeur ou d'inspecteur obtenu par un fonctionnaire de telle communauté, n'a point d'équivalent qui puisse servir à « dédommager » les autres groupes, de combien de postes subalternes devront-ils être « crédités » en compensation. Mais si ce haut poste devient vacant, faudra-t-il le faire occuper par un fonctionnaire de la même communauté, même si aucun d'entre eux n'est suffisamment qualifié ? Si l'on y renonce, comment réaliser suffisamment de promotions subalternes pour satisfaire la communauté ainsi « frustrée » ? Chacun, sur le plan général, dénonce le ridicule de ce « confessionnalisme », mais lorsqu'il s'agit de son cas particulier, chacun s'en prévaut sans vergogne. »

Et voici deux coupures de presse qui illustrent cette façon de voir : « Nous autres, Sunnites, nous avons droit à cinq directeurs sur les onze existants, nous n'en avons que trois : Qu'on nous fasse justice ! » — « Les gardiens de nuit sont en majorité chiites, et c'est pourquoi on a décidé de les licencier. »

La conclusion est à retenir : « Les Chrétiens apportent aux Musulmans les prémices du réveil arabe par la renaissance des lettres d'abord, par l'essor de la pensée et de l'action politique. Cependant, s'ils ont pu être des précurseurs, le progrès même des idées qu'ils ont lancées et que d'autres reprennent, les relègue plus sûrement au second rang. Quoi qu'ils aient fait et quoi qu'ils fassent, ils sont voués au risque. Ils ne vivront jamais que dangereusement. » Tel est aussi l'avis du recenseur. Seulement, dans ces conditions, pourquoi se porter à la pointe ultime d'un progrès dangereux, se proclamer arabe, ce qui historiquement et ethnologiquement est faux, et imaginer un empire arabe à la fois musulman et chrétien, dans lequel, eux, chrétiens auraient la place que leur vaudraient leur valeur morale et leur intelligence. Qu'ils restent chrétiens et qu'ils se gardent [4].

deux mois, comment l'Egypte a prétendu rétablir l'autorité de la loi musulmane sur les tribunaux chrétiens en matière de religion.

[3] C'est nous qui soulignons.

[4] Un Musulman, quand il le peut, redevient uniquement musulman, et ne connaît que la loi du Coran, le *cheri'a.*

Ouvrage d'une réelle valeur, par un auteur qui connaît le Proche-Orient et qui en aime très justement les populations chrétiennes. Je ne partage pas toutes les idées de l'auteur. Serait-ce parce que je pense connaître assez bien l'Islam et comprendre l'abîme infranchissable qui sépare l'Islam du Christianisme.

A. V.

Vies des Saints et des Bienheureux, par les RR. PP. Bénédictins de Paris. Tome XI, **Novembre.** — In-8 (15 × 22), 1.042 pages ; broché, 2.000 fr. (pour les souscripteurs, 1.600 fr.). — Paris, Letouzey, 1954.

Nos lecteurs connaissent les progrès de cette vaste publication. Elle approche de sa fin, devant se terminer avec le tome XIII qui contiendra les tables générales. Outre les Saints et les Bienheureux, chaque fête liturgique est l'objet d'une notice historique. La règle fondamentale est de rechercher et de dire la vérité historique, en sachant douter ou même ignorer quand il le faut, mais sans subir la phobie du surnaturel quand il est entré dans l'histoire humaine (maladie moderne) et sans admettre non plus les surenchères d'un merveilleux problématique (crise de croissance des « siècles de foi »).

Le travail immense des Bollandistes qui rassemble et critique les sources de l'hagiographie, n'a pas dépassé le 10 novembre. Les PP. Bénédictins de Paris ont dû, à partir de cette date, multiplier les références à des publications très diverses pour suppléer à cette carence. D'où l'ampleur de ce t. XI.

De grands noms dominent cette légion de Saints : André, apôtre, Saturnin de Toulouse, Martin et Grégoire de Tours, Odon de Cluny, Jean de la Croix, Charles Borromée, Clément de Rome ; et parmi les Saintes : Gertrude, Elisabeth de Hongrie, Cécile, Catherine, etc. On trouvera aussi de précieux renseignements sur d'autres fêtes : Toussaint, Commémoraison des défunts, Dédicaces des Basiliques du Latran, de Saint-Pierre au Vatican, de Saint-Paul hors-les-murs, Présentation de Notre-Dame.

Cette simple énumération montre qu'il a fallu faire la critique de maintes légendes pour recueillir les parcelles de vérité qu'elles nous ont conservées : nous citerons seulement, parmi d'autres, les études consacrées aux saintes Cécile (p. 731-758) et Catherine (p. 854-872) et à saint Clément (p. 762-783). Cet émondage a suscité déjà quelques discussions : ce fut le cas pour saint Félix de Valois, dont les PP. Bénédictins nient jusqu'à l'existence, tandis que les PP. Trinitaires protestent au nom des traditions et documents sur lesquels ils affirment qu'on peut s'appuyer. Si quelques erreurs ou imprécisions ce sont glissées dans ces pages érudites, soyons sûrs que les auteurs sauront donner, au tome XIII, les corrections et les compléments dont ils reconnaîtraient le bien fondé.

Un chrétien découvert à la Mecque sera mis à mort. Un Musulman qui se convertit au Christianisme, sera sinon exécuté légalement, du moins assassiné. Le pasteur La Gravière dans son rapport sur l'esclavage au Hedjaz ou au Yémen, cite le cas d'un Soudanais instruit, conseiller général et légalement Français. Il a profité de son pèlerinage à la Mecque pour vendre comme esclave le serviteur qui l'accompagnait, etc. Ce sont là des cas qu'il ne faudrait pas oublier, et qui demeurent révélateurs au premier chef.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 3 aprilis 1956

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*, 4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Hte-Marne)